

REVUE POST-CULTURELLE
INTERLOPE



NUMÉRO 5 *2008*

SOMMAIRE # 5

P.03 > P.10 KONSSTRUKT - *L'odeur de ma sueur m'a toujours fasciné*

P.09 > P.11 OGUR - *Reconstitution d'un puzzle*

P.12 > P.13 EMMA LION - *Ju do*

P.14 > P.15 ARTURO B - *Crocnique*

P.16 > P.18 SAMUEL ICO - *Où il est question de mon écriture de merde*

P.19 > P.20 DAVID (*Les Discrets*) - *Récitation pour se le*

P.21 > P.22 T. VINAU - *Le poste crépite, les jours fondent au soleil...*

P.23 > P.27 LILITH - *Peau d'âme*

P.28 > P.32 HELENA DE ANGELIS - *3 textes*

P.33 > P.36 BISSECTA - *In-carcération et autres textes*

P.37 > P.39 SAMUEL ICO - *Un avant-goût de la mort crachée au kilomètre*

P.40 > P.41 SICK LUST - *Des larmes de whisky collant sur la commissure de mes lèvres craquelées*

P.42 > P.43 G. UNDERGROUND - *2 textes*

P.44 > IVRE MOU - *Un repas bien arrosé*

P.45 > P.46 LASHOZ - *Vision onirique d'une prophétie auto-réalisatrice*

P.47 > P.53 ALAIN MARC - *La Fin d'un siècle ! — Final*

P.54 > AXL CENDRES - *Au comptoir du grand amour*

P.55 > P.56 GILLES GRIMAÛTRE (de Crève dans ton vomi) - *Parti sans baiser*

P.57 > P.58 HACHE MENU - *Toi tu dormiras pas pas d'cachetons pour toi*

P.59 > P.60 CHAPITRE SIX - *Un pays*

P.61 > P.63 PAULE GOSSELIN - *Un épisode xxx*

P.64 > P.69 REQUINDOR - *Ame à vendre cinq euros garantie un an*

P.70 > P.72 JOURS DE COLERE/GRRR! - *capables de tuer père et mère*

P.73 > P.74 VERONIQUE Z. - *Dans les forêts géolières*

P.75 > P.76 JEAN GORZAR - *la vie qui recule*

P.77 > P.82 JEAN-PAUL GAVARD-PERRET - *Miroir des déserteurs*

P.83 > P.90 Diane Meunier - *Extraits de « je veux aller au Paradis avec Bukowski »*

P.91 > P.96 **Interview de l'écrivain Monierza**

P.97 Taxrefund - *Douane(s)*

Faut un édito, et il sera bref...
Ceci est le dernier numéro d'Interlope...
Bonne lecture à toutes et à tous.

Andy Vérol (Suite de cet édito en fin de numéro)

KONSSTRUKT - *L'odeur de ma sueur m'a toujours fasciné*

1 : 33

Mes plus vieux souvenirs, se sont des odeurs d'aisselles et d'autres parties de mon corps. J'adorais ça. Je ne sais pas quel âge j'avais, à l'époque. Je restais des heures dans un carton, à écouter mon père et ma mère picoler et discuter de trucs de plus en plus incohérents. J'aimais ce carton. Je m'y sentais chez moi. J'y restais des journées entières ; c'était avant que j'aie l'âge d'aller à l'école.

Je frottai mes doigts contre mes aisselles, et je les reniflais. Je passais la main entre mes couilles et mes cuisses, et je humais. J'ai continué à faire ça une fois adulte. L'odeur de ma sueur m'a toujours fasciné. Et toutes mes autres odeurs corporelles. Je suçai mon doigt, le matin, avant de me lever, et je respirais l'odeur aigre de ma salive. J'enfonçais mon doigt plus ou moins profondément dans mon trou du cul, selon que je voulais avoir une odeur plus douce ou plus acide. Mes parents n'ont jamais rien su de tout ça. Je restais plusieurs minutes enfermés dans mon carton, à renifler mon doigt imprégné d'odeur de merde et de sueur, sans penser à rien d'autre. Je n'entendais même plus les conversations idiotes de mes parents.

Très tôt, j'ai respiré ma merde. Quand je chiais, avant d'appeler ma mère pour m'essuyer (et puis plus tard, quand j'ai su me torcher tout seul, avant de tirer la chasse), je me penchais dans la cuvette pour renifler. Ou bien, je m'en mettais un peu au bout du doigt. Chaque jour, elle avait une odeur différente. Pourtant, je la reconnaissais tout le temps. C'était ma merde. Rien qu'à moi. Quand j'allais aux toilettes pour sentir la merde de ma mère ou de mon père, juste après qu'ils soient sortis, ça n'était pas pareil. Ça ne me plaisait pas. Il n'y avait que mes propres odeurs qui m'attiraient. Une fois, j'ai goûté mes excréments. Ça m'a déplu. Je n'ai pas recommencé. J'avais sûrement six ans, puisque mon père était encore vivant.

2 : 32

Enfant, j'avais un fantasme. Il m'a duré des années. Jusqu'à ma renaissance en fait, jusqu'à ce que je m'isole et que je quitte la société des hommes. C'était le fantasme de l'homme dehors, qui approche avec sa hache et vient me chercher. Qui vient me tuer.

La nuit, dans mon lit, juste avant de m'endormir, quand j'étais allongé sur le côté, il arrivait que mon oreille soit repliée sur elle-même, et alors j'entendais le battement de mon cœur pulser là, à mon oreille, avec une nuance granuleuse, qui rappelait les pas de quelqu'un vêtu de bottes, sur un sol de terre sèche ou de graviers. Ça arrivait juste avant que je m'endorme, et à chaque fois j'avais le même fantasme. L'homme à la hache venait me chercher, il allait d'abord tuer mon père, et puis ma mère, et puis moi ; il essaierait de défoncer la porte avec sa hache ou alors à coups de pieds, mon père entendrait ça et irait voir, ce serait le premier à mourir ; ma mère ensuite, les coups de hache feraient taire les hurlements qu'elle aurait poussés en découvrant la scène. Et moi, enfin. Calme ; ce serait un moment attendu depuis longtemps, quelque chose de normal ; je n'aurais pas peur, je ne me débattrais

pas. L'homme serait enfin là, devant moi ; à force d'approcher, chaque nuit, chaque nuit, il serait là ; il serait grand, avec un manteau noir, une barbe, couvert de sang, et sa hache gouterait sur le sol. Il me sourirait, ses yeux seraient noirs et magnétiques, il lèverait sa hache, lentement, j'essaierais de ne pas fermer les yeux mais je n'y parviendrais pas, sa hache me fendrait la poitrine, j'entendrais l'os craquer, je sentirais le sang chaud, ça serait fini.

C'est un de mes plus doux souvenirs d'enfance. Ce moment, juste avant de m'endormir, où je prends la bonne position, et j'écoute les pas de l'homme, qui approche, à pas lents, calme, inexorable.

Vers quinze ans, j'ai perdu l'image.

3 : 31

La première chose morte que j'ai vu, c'est une mouche. Je n'allais pas encore à l'école. Mes parents et moi habitions un appartement en ville ; je ne sortais presque jamais. Ma mère était effrayée à l'idée que j'aille dehors. Elle faisait le ménage, et mon père était à son travail. Par la fenêtre, j'observais les gens, quatre étages plus bas. Il y avait des mouches. Ma mère en a tué une, juste devant moi, d'un coup de torchon contre la vitre. La mouche a laissé une trace rouge et elle est tombée par terre. Ma mère l'a ramassée et jetée dans un cendrier. J'étais fasciné. J'avais vu voler cette mouche, et je l'avais vu mourir. J'ai attendu que ma mère change de pièce, j'ai récupéré la mouche et je suis allé dans mon carton. Je l'ai observée, pendant un long moment, puis je l'ai écrasée entre mes doigts. Je me souviens de la sensation exacte. L'abdomen transformé en purée jaunâtre, humide contre ma peau, et le reste du corps, écrabouillé aussi, mais plus solide. Ça m'a soulevé le cœur. Et cette sensation était bonne, comme si ce haut-le-cœur dissimulait quelque chose de supérieur. Une conscience plus grande. Voilà ce que cette sensation m'avait suggéré. Bien sûr, à ce moment-là, je n'avais pas du tout identifié cela. J'étais un enfant. J'avais juste éprouvé une sensation d'écoeurement qui faisait du bien. J'ai ressenti du trouble et de la confusion. J'ai terminé d'écraser la mouche entre mes doigts. Il n'en est resté que de la pulpe. Le trouble s'est prolongé, et puis dissipé, mais il a marqué mon esprit. J'ai quitté mon carton. Toute la journée, et toute la nuit, j'ai repensé à ça. Pour moi, à l'époque, ça ressemblait à un secret. Quelque chose connu de moi seul, que j'avais trouvé par hasard ; quelque chose d'important. C'est ce jour-là, je crois, que ma vie a complètement changé. Toute la suite s'est déterminée dans cet instant où j'ai tout compris sans rien pouvoir formuler.

4 : 30

Le premier mort dont je me souviens, c'est mon grand-père. J'avais cinq ans. C'était deux ans avant le suicide de mon père. Mes grands-parents habitaient une grande villa. Je n'avais pas le droit de jouer dans le jardin. Je restais à la cuisine avec ma mère et ma grand-mère ; mon père et mon grand-père discutaient au salon et buvaient du Ricard.

A midi et demi, nous sommes passés à table. Il manquait mon grand-père. Ma grand-mère l'a appelé, et il n'a pas répondu. Elle a laissé passer une minute. J'étais face à la télé. Il y avait La maison de TF1. C'était présenté par Evelyne Dhéliat. La détonation a éclaté à la fin de la séquence bricolage. Tout le monde a sursauté. Ma grand-mère s'est levée d'un coup en disant, à voix haute : « le fusil ! », et s'est précipitée vers l'escalier. Mon père l'a suivie. Ma mère a pali et n'a pas bougé. Je n'ai d'abord pas bougé non plus, et puis quand j'ai entendu ma grand-mère hurler, j'ai couru voir ce qui se passait là-haut. Ma mère ne réagissait toujours pas. Plus tard, elle m'a raconté qu'en fait elle s'était évanouie, mais je me souviens d'elle assise à table. Pale, immobile, et le regard fixe.

Là-haut, mon père ne m'a rien laissé voir. La porte qui donnait sur le bureau de mon grand-père était déjà fermée. J'entendais ma grand-mère sangloter à l'intérieur, et faire des bruits bizarres avec sa bouche. Mon père paraissait bouleversé, mais il ne pleurait pas. Il m'a forcé à redescendre. Il a dit à ma mère d'appeler la gendarmerie, et il m'a conduit dehors. Nous nous sommes assis. Il m'a expliqué

que mon grand-père était mort, que je ne devais pas voir ça, et que je passerai le reste du samedi chez les voisins. Des années plus tard, j'apprendrai qu'il s'était tiré une balle de fusil de chasse, en plein visage, qui l'a tué sur le coup, et qu'il n'a laissé aucune lettre d'explication.

5 : 29

Mon père s'est suicidé deux ans après, le vendredi treize juin mille neuf cent quatre-vingt, pendant que ma mère faisait les courses. Il était dix-sept heures trente, et je regardais Récéré A2. Un épisode de Candy venait de commencer. Mon père avait la grippe. Il ne s'était pas rendu à son travail. C'est lui qui était venu me chercher à l'école. Après les devoirs, j'ai regardé la télé. Lui, il s'est enfermé dans la chambre. Un peu après le début de Candy, j'ai entendu un bruit provenir de la chambre, que je n'ai pas reconnu. J'ai appelé pour savoir si tout allait bien, sans réponse. J'ai appelé encore, et il y a eu un son étouffé, comme un gargouillement. J'ai été voir. Mon père s'était pendu dans la chambre. Il avait passé une corde autour d'une des poutres qui traversaient la pièce, et le bruit que j'avais entendu sans l'identifier était celui de la chaise qu'il avait renversée en se jetant dans le vide. Il m'a regardé. Ses pieds bougeaient de façon désordonnée au-dessus du sol. Avec ses mains, il tentait de desserrer la corde qui lui broyait le cou. Ses yeux étaient exorbités. Il ouvrait et refermait la bouche et un son mouillé en sortait ; il essayait de me dire quelque chose, ou alors simplement de respirer. Je n'ai rien fait. Je l'ai observé se débattre et mourir. L'agonie s'est achevée pendant le générique de fin de Candy. Je suis sorti, j'ai refermé la porte et je suis retourné devant la télé. Récéré A2 était terminé. Je me suis levé pour changer de chaîne ; il y avait Un, rue Sésame qui commençait sur TF1. Un moment après, ma mère est rentrée. Elle paraissait joyeuse. Elle m'a demandé où était mon père, j'ai répondu que je croyais qu'il était dans la chambre. Elle est entrée, et elle a poussé un hurlement. Mon père non plus n'avait laissé aucune lettre d'explication. Longtemps après, je me suis demandé si le suicide était héréditaire.

6 : 28

Nous avons déménagé. Il a fallu que ma mère trouve du travail. Il a fallu que je change d'école. A partir de l'année suivante, nous avons habité à la campagne. Il n'y avait plus que nous. C'était comme si le reste de la famille, des deux côtés, n'existait plus. La maison était à l'écart de tout. C'était une vieille baraque à deux étages, trop grande pour nous, isolée. Il fallait marcher deux kilomètres pour aller à l'école. Ca n'était pas sur le trajet du bus, et le travail de ma mère ne lui permettait pas de m'accompagner à l'école, ni de venir m'y chercher. J'ai découvert que j'aimais marcher, et que j'appréciais la solitude. Pour aller jusqu'à l'école, je suivais un petit chemin sur une centaine de mètres, à travers la forêt, puis une route départementale, que je longeais pendant deux kilomètres, jusqu'au village. Il fallait encore traverser une partie du village, jusqu'au centre. C'était une petite école, il n'y avait pas beaucoup d'élèves.

J'aimais ce trajet. Les arbres. La forêt, j'aimais bien ça. Je ressentais sa puissance. Quand il faisait trop froid, ou trop chaud, ou qu'il pleuvait ou qu'il y avait du vent, c'était encore mieux. J'avais envie de me perdre là-dedans, et de ne jamais en sortir. De rencontrer les loups. Qu'ils me traquent. Me tuent. Qu'ils me jugent faible, ou alors qu'ils m'adoptent.

A l'école, je m'ennuyais. Je ne parlais pas aux autres, et je ne parlais pas à ma maîtresse. Les adultes étaient au courant pour le suicide de mon père, alors ils me foutaient la paix. Aux récréations, je restais dans la classe, à dessiner. Je n'aimais pas l'école, tout me paraissait faux. Tout avait l'air hypocrite, mauvais. Je me souviens des lettres en couleurs punaisées sur les murs, pour apprendre à lire. Des lettres qui prenaient la forme d'animaux rigolos. Mais elles cachaient un mensonge. Je le percevais. Et cette perception était le négatif de ce que j'avais éprouvé en écrasant la mouche entre mes doigts.

7 : 27

C'est à cette époque-là que ma mère a commencé à dérailler. A avoir le sommeil agité. A prendre des médicaments. Somnifères, antidépresseurs. Tranquillisants. A fumer beaucoup plus de tabac. A se mettre au cannabis. Tout ça progressivement, au cours de la première année. Je ne la voyais pas beaucoup. Elle se levait après que je sois parti pour l'école, et rentrait de son travail une heure après moi. Elle s'endormait souvent à table ou sur le canapé, devant la télé.

On mangeait des pâtes, des conserves réchauffées au micro-onde, des soupes en sachet. Souvent, c'est moi qui m'occupais de la cuisine. Elle mettait la table. Elle faisait chauffer de l'eau ou elle ouvrait une boîte. Elle se mettait à table, et elle avalait ses cachets sans y penser. Elle enchaînait joints et cigarettes. Elle piquait du nez devant le journal télévisé. La plupart du temps, je la laissais dormir. Je mangeais seul. Ou alors, je ne mangeais pas, moi non plus. J'écoutais sa respiration troublée. Je n'en pouvais plus de la voir comme ça. Et il y avait aussi les bains.

Une heure ou deux après avoir piqué du nez, alors que je me préparais à aller au lit, elle ouvrait les yeux. Elle rallumait la télé que j'avais éteinte, elle marmonnait des phrases que je ne comprenais pas, et elle allait au réfrigérateur prendre deux ou trois yaourts, qu'elle mangeait debout, dans la cuisine, avant de revenir rouler des cigarettes et des joints. Elle me souhaitait bonne nuit. Elle ne m'accompagnait pas au lit. Elle me disait qu'elle m'aimait, mais son regard était absent.

Je continuais à m'intéresser à mes odeurs, mais j'avais abandonné mon carton. Je pleurais beaucoup. Je n'arrivais pas à encaisser cette situation. Je voyais ma mère devenir folle, et la seule chose qui la reconfortait ne me paraissait pas bien. Je m'enfouissais sous les couvertures, pour ne pas l'entendre parler à mon père mort, et je remplissais ma conscience des odeurs de mon corps. Je ne pensais plus.

8 : 26

On prenait des bains ensemble pour passer plus de temps tous les deux. Ma mère était trop fatiguée pour jouer avec moi, alors elle a décidé que le bain serait un moment à nous. Au début, ça me gênait un peu d'être nu devant elle, mais la gêne est passée. Elle me disait que ça lui faisait du bien, que sa vie était horrible, que ça l'aidait à tenir. Moi, je pensais à mon père.

Elle me racontait comment c'était difficile de me laver quand j'étais bébé et que je remuais dans tous les sens. Elle me disait à quel point c'était agréable de me donner le sein. Un soir, j'ai joué au bébé. Je l'ai éclaboussée et elle s'est mise à rire. On a pris l'habitude de ce jeu. Un autre soir, elle a prolongé le jeu et elle m'a donné le sein. J'ai retiré ma bouche, surpris, mais elle m'a maintenu contre elle. Elle m'a murmuré de continuer, que ça lui ferait du bien, beaucoup de bien. Alors, je l'ai tétée. J'ai trouvé ça agréable. Et je me sentais très mal à l'aise, aussi. Elle respirait fort. Elle m'a expliqué, d'une voix coupée de soupirs, que quand j'étais bébé elle prenait beaucoup de plaisir à m'allaiter, un plaisir incroyable, et qu'elle était tellement, tellement heureuse que ce plaisir revienne. Elle avait la tête renversée en arrière, elle gémissait, et de ses deux mains elle me guidait d'un téton à l'autre. Elle se tortillait. Après avoir hésité un peu, elle a relâché son étreinte. D'une main elle m'a caressé la nuque et le dos ; elle a plongé son autre main sous l'eau, entre ses cuisses. Elle a gémi plus fort, jusqu'à un paroxysme qu'à l'époque je n'ai pas compris, et puis elle m'a repoussé, et de nouveau attiré contre elle, pour un câlin plus doux.

Je me sentais à la fois bien et mal, content et frustré. Mon sexe était dur, mais nous faisions semblant de ne pas nous en apercevoir.

9 : 25

Elle m'a très vite appris à lui lécher le sexe. Entre sept et quatorze ans, notre sexualité a été de plus en plus approfondie. Moi, je ressentais le même mélange incohérent d'émotions et de sensations. La première fois qu'elle a osé me branler, le malaise qu'elle éprouvait s'est mélangé au mien. Cette fois-là seulement, j'ai éprouvé un plaisir sans contrepartie. Un véritable orgasme. Ensuite, ma mère a évacué sa honte. Et moi, même si elle me faisait jouir en me masturbant ou en me suçant, je restais partagé entre la gêne, l'écoeurement et le plaisir. J'avais tout à la fois envie de recommencer, pour retrouver le bien-être intense de cette première fois, et honte d'avoir de telles pensées, et envie que tout cela cesse, et je ne trouvais pas le courage de le dire à ma mère, et je me sentais par-dessus tout coupable de vouloir briser la seule chose qui lui apportait du bonheur. Tout ça se mélangeait et créait une grande confusion dans mon esprit.

Pour mes neuf ans, elle m'a offert un gode-ceinture, afin que je puisse lui faire l'amour comme un grand (disait-elle). Les bains, désormais, étaient de simples préliminaires, et nous terminions au lit. Je la baisais avec mon gode-ceinture. Le plus souvent, j'étais allongé sur elle. Ses cris de jouissance me faisaient peur au début, et me donnaient envie de pleurer, et puis je m'y suis habitué. Après qu'elle ait pris son plaisir, elle me donnait le mien en me suçant. Nous faisons aussi des soixante-neuf. Nous avons des relations sexuelles pratiquement tous les jours. Lorsque j'ai eu douze ans, il n'a plus été nécessaire d'utiliser le gode-ceinture. Je parvenais à la pénétrer sans difficulté. Je la faisais jouir. Une partie de moi adorait ça. Mes sentiments, mes émotions et mes sensations physiques s'intensifiaient, chacun dans sa direction opposée aux autres. J'étais tiraillé de honte et de dégoût, mais ma libido demeurait insatiable. Souvent, c'est moi qui allais provoquer ma mère. Les autres filles ne m'excitaient pas.

10 : 24

La première fois que j'ai vu un cadavre d'animal, j'avais neuf ans. Ca faisait deux ans que mon père s'était pendu, et un an et demi que j'avais des relations sexuelles avec ma mère. A l'école, j'étais invisible, méfiant, et indifférent à tout. Mon statut d'enfant de suicidé s'estompait, mais tout le monde, adultes comme enfants, me foutait la paix. Ca m'allait bien.

C'était un chien. Je l'ai découvert le matin, en allant à l'école. Tout d'abord, je n'ai pas vu de quoi il s'agissait, il faisait encore nuit, on était en novembre. Juste une forme à cheval sur le talus et la route. Et puis j'ai vu. Il ne bougeait pas. Mon cœur s'est mis à battre, j'ai pensé à plein de choses, dans tous les sens. Je me suis approché de l'animal. Il avait probablement été écrasé. Il n'y avait pas beaucoup de sang. Juste une blessure à la cuisse. Le sang avait collé et laqué les poils. Il était allongé sur le flanc, la tête tournée vers la route, la gueule ouverte. Du sang noir tâchait ses dents et ses gencives. Ses yeux étaient ouverts et vitreux. Je me suis accroupi, et j'ai tâté la cuisse, à l'endroit où il avait été percuté. Les poils étaient humides et collants ; en dessous c'était froid et rigide. J'ai touché sa langue, ses dents, ses yeux. J'avais des frissons. Je n'en perdais pas une miette. Ce chien dégageait une puissance incroyable. Il me donnait de l'énergie, il me faisait du bien. Je n'en revenais pas. J'ai été tiré de ma rêverie par les phares d'une voiture qui approchait. J'ai juste eu le temps de tirer le chien dans le fossé, pour que personne ne le voie. Il fallait que j'aille à l'école. J'étais déjà en retard. J'espérais qu'il serait là à mon retour. La journée d'école est passée très vite. Je ne pensais qu'au chien. Je l'ai revu le soir, brièvement, mais je savais que j'aurais plus de temps le mercredi suivant.

11 : 23

Je suis sorti de la maison peu de temps après ma mère. Elle ignorait que j'avais l'intention de sortir. Elle me l'aurait interdit. Et si j'avais désobéi, elle m'aurait puni. C'était une bonne mère. Ce qu'on faisait le soir, et tous ce qu'elle prenait, cachets, joints, c'était une chose. Mais c'était une bonne mère, elle m'élevait bien. Elle me prévenait des dangers du monde, elle m'encourageait à ne faire confiance à personne, à me méfier de tout.

Je me suis habillé chaudement, et je suis retourné à l'endroit où j'avais laissé le chien. Il était toujours là. J'ai commencé par le soulever, le porter, le traîner à l'écart comme je pouvais. Je me suis enfoncé dans la forêt. Au bout d'un quart d'heure, j'étais en sueur, et essoufflé. Le chien était invisible depuis la route. Les arbres m'entouraient, il faisait presque noir, il y avait juste une lumière grise, hivernale, qui perçait entre les branches. L'odeur de ma transpiration m'envahissait, des odeurs de terre et de compost m'entouraient, je me sentais bien. Je me suis agenouillé à côté de la dépouille. Des fourmis marchaient sur ses yeux et sur sa langue. J'ai passé toute la journée à le toucher, à le respirer, à enfouir mes mains dans sa gorge, à humer sa gueule, sa peau, ses organes génitaux, son anus. J'ai promené mes narines partout sur lui. J'ai enfoui mon visage dans son pelage sale. Des sensations violentes me traversaient. Je découvrais quelque chose d'encore plus fort que mes propres odeurs. J'ai sauté le repas de midi, sans même m'en rendre compte. J'étais hors du temps. A l'aide de mes doigts, j'ai ouvert davantage la blessure, j'ai touché la chair gelée à l'intérieur, le sang gelé. Avec une branche j'ai extrait un œil. J'ai coupé le nerf et puis j'ai fait rouler le globe dans ma main, comme une bille. Il était dur et glacé. Je l'ai écrasé entre mes deux paumes. La sensation était indescriptible, c'était vivant et mort à la fois.

12 : 22

A l'école, je ne disais rien à personne. J'avais vite compris que ma mère, ça n'était pas normal, ce qu'elle faisait. Mais je savais aussi que sans moi, elle mourrait. Elle ferait comme mon père ; et moi, je me retrouverais seul. Je ne pouvais pas envisager ça, à l'époque. Mais ce qui se passait dans la baignoire, ça me rendait dingue, lentement. Je n'en pouvais plus, de cette tension. A un moment, j'ai pété les plombs, à l'école. J'ai frappé un élève, et un instit. J'étais incontrôlable. Je suis devenu fou en seulement quelques jours, enragé, je suis passé de l'apathie à son contraire. Il y a eu des psychologues, et une enquête sociale. J'ai été placé dans une famille, pendant deux mois. Là, j'ai compris. J'ai vu ce qui allait se passer, si les autres savaient, pour nous. Heureusement, ils n'ont rien découvert. Je suis retourné chez ma mère. J'ai vu un psy au début. Mais au bout de six mois les choses se sont tassées. Ma mère m'a dit qu'elle avait essayé de se suicider. Elle m'a montré les poignets. Elle m'a supplié de ne plus jamais, plus jamais la quitter. Elle a pleuré. Nous avons fait l'amour. Les choses sont revenues à la normale.

A l'école, je me suis tenu à carreau. J'avais compris. Ces six mois, ça a été un vrai cauchemar. De voir ma mère pleurer tout le temps. De la voir flipper que je déballe nos secrets au psychiatre. Que je la dénonce. Elle m'aimait. Elle me le disait. Tout le temps. Au bout de six mois, quand ils nous ont foutu la paix, ça a été la délivrance. Et toute ma rage, maintenant, je la garderais. Rien que pour moi. Le chien était resté à la même place, tout ce temps. Il avait beaucoup changé. Je pensais à lui tous les soirs, dans la famille d'accueil. Quand je l'ai revu, j'ai pleuré. De joie. Je me suis senti heureux, comme jamais je ne l'avais été.

Pour recevoir la suite gratuitement sous forme d'e-mails hebdomadaires, écrire à :

konsstrukt@hotmail.com

OGUR - *Reconstitution d'un puzzle*

Il y a des périodes de destructions qui consacrent l'irréversible. Le silence honore ceux qui s'y tiennent.

Il y a des sujets à la perte desquels de plus grands efforts sont entrepris.

Il y a beaucoup de heurts dans la froideur masquée de la barbarie quotidienne. Trop de pesanteurs pour l'oubli et la grâce n'est pas venue.

Interroger les Parques il n'en vient rien de bon. C'est au sol que tout s'achève pourtant.

La pauvreté cumulée à d'ostentatoires sévices quel homme y résisterait? Il y a derrière chaque manipulation technique des hommes.

Il n'est pas à exclure que d'ici peu de temps ma vie s'achève. Elle aura été désastreuse et ces dernières années de grands efforts auront été entrepris pour qu'elle le soit. Je peux dire qu'en général je n'aurai pas volontairement commis à l'égard de ceux qui m'ont causé du tort le quart de ce qu'ils m'ont fait. Je crois pouvoir affirmer que c'est le signe d'un grand délabrement.

Nous n'avons rien à dire que les autres ne sachent déjà, pourvu qu'ils aient accès à leur cœur, à leurs viscères, à leurs douleurs. Alors nous nous taisons. Et nous garderons d'autant plus le silence que déjà le drame du malentendu s'est installé. Déjà nous ne nous comprenons pas. Chaque fois que nous ferons une rencontre, que nous aurons un interlocuteur il en sera ainsi, en dépit des efforts que nous consentons pour ne pas nous froisser.

Reconstitution d'un puzzle:

1949: dans sa quatrième préface à « La révolution sexuelle » Wilhelm Reich, cependant pleinement conscient des tendances réactionnaires du pays, dit des Etats-Unis qu'il est le seul endroit, à sa connaissance, où l'on y favorise « la vie, la liberté et la recherche du bonheur », éléments de la constitution.

1957: Reich meurt dans les libres prisons du pays de la statue de la Liberté, suite à une accusation de la Food and Drug administration d'avoir utilisé pour ses expériences une Orgon box, accumulateur d'énergie vitale cosmique. Machine inoffensive et peut-être efficace. Jamais elle ne sera testée, jamais elle ne propagera de l'énergie vitale. Ses livres seront brûlés. De l'avis de plusieurs médecins sa mort n'est pas naturelle.

1977: Patrick Troude-Chastenet à propos de Jacques Ellul qui fait paraître en 1977 « Le système technicien » : « Mais la proposition selon laquelle « en définitive Hitler a bien gagné la guerre » figure déjà chez Ellul en 1945, et elle n'a rien d'une affirmation de circonstances puisqu'elle sera réitérée tout au long de son œuvre. « Le modèle nazi s'est répandu dans le monde entier ». Qu'est-ce à dire sinon

que le vaincu a littéralement corrompu le vainqueur ? Que pour vaincre le régime hitlérien, les démocraties se sont moralement condamnées en voulant combattre le mal par le mal, autrement dit en s'engageant sans réserve dans le culte de la puissance technicienne. »

1977: Gilles Deleuze « Le vieux fascisme si actuel et puissant qu'il soit dans beaucoup de pays, n'est pas le nouveau fascisme actuel. On nous prépare d'autres fascismes. Tout un néofascisme s'installe par rapport auquel l'ancien fascisme fait figure de folklore... Au lieu d'être une politique et une économie de la guerre, le néo-fascisme est une entente mondiale pour la sécurité, pour la gestion d'une « paix » non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de micro-fascistes, chargés d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte, dans sa rue, son quartier, sa salle de cinéma».

1988 : « La cohérence de la société du spectacle a, d'une certaine manière, donné raison aux révolutionnaires, puisqu'il est devenu clair que l'on ne peut y réformer le plus pauvre détail, sans défaire l'ensemble. Mais, en même temps, cette cohérence a supprimé toute tendance révolutionnaire organisée en supprimant les terrains sociaux où elle avait pu plus ou moins s'exprimer: du syndicalisme aux journaux, de la ville aux livres » (Guy Debord in « commentaires sur la société du spectacle »)

Il y a des époques où les souffrances engendrent le rire. Ce n'est pas le roi qu'ils dénudent, ils étaient trop fatalistes pour jamais y songer. Leur rire les a sauvés de leur propre désastre. Ils infligent aux persécutés la nudité, sous les habits le débile dont immanquablement il convient de rire.

La souffrance n'est pas seulement niée elle est incluse dans le processus d'humiliation qui perpétue la souffrance, de négations en négations, le rhizome ne donne plus de tiges aériennes et s'il advenait qu'elles poussent elles seraient coupées. Le rhizome confie ses ramifications confuses aux écrans qui ajoutent à la confusion, indiquent les comportements à suivre et portent à la régression de la veulerie et de la cruauté.

La schizophrénie a ceci de différent qu'elle découvre un pan entier de l'abomination. Il n'y a pas de vérités sans exagérations.

J'ai lutté à force de souvenirs qui exhalent encore des parfums de libertés. Il n'en reste rien.

J'ai moi-même été traité avec certains égards lorsque jeune j'obtenais des résultats satisfaisants. Ces promesses non tenues c'est à l'enfer que j'ai été voué. Les alliés d'hier sont devenus les ennemis d'aujourd'hui. Je suis instamment prié d'arrêter d'écrire parce qu'il a été question d'entrer dans un séraïl qui a entretenu indirectement mon enfer pendant des années et qui m'en promet un autre. Se soumettre? On ne se soumet jamais véritablement qu'à la désillusion parce qu'il n'y a pas d'ailleurs qui ne vous mène là où vos enfers antérieurs vous ont mené, avec une connaissance plus profonde de l'enfer auquel je ne pourrai trop concéder sans me perdre à jamais. Je suis condamné à ne pas repartir.

Il n'y aura pas de lendemains.

J'ai été mené ici pour être défait. Cette défaite est une défaite qui n'engage pas que moi. Si elle n'est connue que de moi-même, ce qui a été atteint, irrémédiablement, engage une société pour laquelle je réprime malaisément la joie qu'elle s'affaisse parce que si j'ai été abattu, je garde la conviction

profonde de ce que l'espoir est en général définitivement relégué. Un homme qui meurt et qui aspirait à rendre ce monde meilleur qu'il n'est a peut-être cette conscience intime et profonde qu'il n'en sera rien. Alors d'un coup il voue une joie irrépressible à ce que la souffrance est promise à ses détracteurs et l'horrible sentiment que le monde accouche de monstres, reconnaissables à ce qu'ils sont parfaitement adaptés à l'horreur, avec les conséquences que cela suppose.

C'est un drame profond d'avoir la connaissance intime qu'aucune révolution ne viendra, que les rues ne s'embraseront pas, c'est un drame qui change à jamais les coups qu'on vous porte en de plus insupportables coups qu'ils ont été donnés par des êtres morts. Si ce sentiment advient aujourd'hui c'est qu'on m'a préparé à l'affronter en m'excluant peu à peu de la révolution quotidienne de la joie. C'est un cadavre à la joie qui accouche d'un cadavre aux embrasements, selon une logique qui était prévisible.

Après qu'ils brisent ils ne supportent pas qu'on leur résiste.

La résistance est incluse dans le processus de destruction, c'est l'alibi ultime, celui qui permettra à ces criminels de trouver dans les gestes, dans les paroles et dans les faits du résistant quelques éléments amplifiés par la rumeur et le spectacle (qu'un examen d'ailleurs scrupuleux et général des conditions de vies du sujet démentiraient aisément) qui, le désigneront à la culpabilité. Coupable vis-à-vis de lui-même, coupable de dangers ou de nocivités pour la société.

C'est un monde de terreurs dont nous ne sommes que les pions. De la naissance à la mort, du néant au néant, ce pont étroit ne laisse en vérité que peu de places pour la vraie vie. Nous servons à des desseins qui condamnent les Hommes. Le beau temps ne vient jamais qu'en rupture au sort tragique commandé par quelques uns et relayé par les autres. Mais quel soleil noir aujourd'hui sur nos têtes? Il ne s'agit que de lui donner les couleurs qui furent les siennes avant que les fumées industrielles n'en noircissent les perspectives et la vitalité.

Nous sommes entretenus dans l'ignorance des possibilités. La troisième voie n'a été que partiellement explorée et ses conditions de réalisations encore plus rarement réunies. Nous en sommes éloignés chaque jour davantage par la civilisation du crime. La démonstration est faite que le crime seul paie. Et qui songerait encore à autre chose qu'à une paye?

<http://profile.myspace.com/index.cfm?fuseaction=user.viewprofile&friendid=148549221>

Péguy:

Péguy et sa bande. Péguy les yeux au beurre noir, les cheveux noirs, fins, raides de décolorations, le fond de l'œil sec. C'est l'une des premières à avoir baisé de grès ou de force. Synonyme de coup de talons pétés dans la tête, de gueules dans le caniveau, de coup d'équerre dans la partie moelleuse du dos, de gueule blanchâtre peinte et les ongles plus creusant que des lames, d'une énergie surpuissante tirée de sa haine et de sa douleur dans l'utérus.

Son mec, le revendeur de la zone lui mettait son compte et faisait flipper toute la petite marmaille.

Péguy m'a chopé dans le gymnase, lorsque toutes les gamines étaient entrain de se changer en cercle. J'étais en chaussettes, avec le bas de survêt' torse nu. Elle m'a envoyé un bon coup de poing dans la poitrine pour commencer par me couper le souffle et fermer ma gueule à regarder des séries B tous les soirs dans une petite famille tranquille loin du calvaire et des odeurs de putréfactions. Puis elle s'est chauffée par des mots et des phrases qu'elle se répétait crescendo. Je me suis relevée, putain j'allais y passer, cette pute de mon quartier de merde allait me faire gicler ma belle gueule. Elle a foncé sur moi les yeux vides déterminée, m'a emboîtée la nuque entre deux portes manteau de fer et elle a alterné les coups de shoot dans les mollets jusqu'à ce que la chair s'effrite et donne jour à mes muscles. Les gamines s'excitaient autour "va-y défonce lui la gueule" l'une d'elles me prend par les cheveux me porte à hauteur de ses genoux et m'envoie un coup d'os dans la mâchoire qui craque puis dans la base du nez qui semble vider tous le sang de mon corps. Devant l'animation et les cris, la prof qui y comprend que dalle fait interruption, puis c'est au tour des mecs du vestiaire d'à coté de venir s'introduire. J'suis là à cracher mon sang sur mes deux minis tétons pointus, et la cage thoracique en exercice sous ma pelure translucide. Elle nous sépare, j'me rhabille, je suis rediriger chez le dirlo. Durant une heure il me demande de balancer un nom. Je collabore. Dans les couloirs, l'après midi, je la vois à nouveau, remontée et attirée par le sang et davantage de sang. Dans les rangs, elle me balance encore deux trois coups en traitre. Puis elle est convoquée au bureau principal, puis plus rien. Elle fini par venir me dire doucement que j'ai plus rien à craindre, elle peut plus me fracasser la tête, elle n'a pas envie d'être virée, elle a envie de finir ses études, de devenir quelqu'un, parce qu'on l'a convaincue qu'en taffant ses livres de merde elle sortira de sa misère.

Péguy se fut ma pote durant les quelques mois qui suivirent cette histoire, avant que j'aille au lycée.

On trainait les rues et les rayons du super ensemble.

Après je l'ai plus revue pendant plusieurs années. Je l'ai croisé deux ans plus tard, elle montait sur Paris pour être comédienne, quelqu'un l'avait repéré pour un film. Cinq ans après, je l'ai aperçue à la porte d'un hlm de ma cité un gosse à la main et le ventre énorme prête à pondre autre chose. Elle avait l'air si faible, si frêle, toujours les yeux d'gosse. On a parlé du vieux temps. Quelques jours plus tard, elle est encore au bas de sa porte à attendre quelque chose. A-elle jeté un regard par ici? J'ai fais mine de ne pas la voir et je continue mon chemin, le regard fixe, droit devant, jusqu'à en bigler pour

ne pas qu'elle rentre dans mon champ de vision.

Sa gueule laide portrait craché de sa mère orthophoniste

J'aurais mieux fait de le choper plus jeune. Lui faire claquer les dents pour le faire cracher son histoire qui lui était déjà sortie, foutre, de l'esprit. Après la Mère qui venait smacher sur ma gueule, ballon de handball, rebondir sur la table ronde du salon, la table d'étude, à en bousiller le museau de ses portées. Présence sur terre: 7 ans (voir huit si on compte l'incubation) Le père qui leur faisait goûter la pisse qui collait sur les rebords blancs dans chiotte, là ou le WC canard ne va pas. Et l'insti' hystérique dont les baffes me ravivaient les couleurs, la circulation du sang sur les joues, un sourire provocateur et une joie manifeste. Ouais j'aurais du choper son corps maigre, et bousiller sa gueule laide portrait craché de sa mère orthophoniste. Plusieurs années plus tard, je l'ai croisé à nouveau. Le bâtard fait mine de ne pas me reconnaître et il ne m'adresse pas un mot. Il a honte, ou peut être qu'il n'a pas d'explication, je le croise c'est à peine si il me regarde. Un soir, vers 18 heures, j'essaie de l'allumer.

Le bâtard ca n'a pas l'air de l'intéresser. Serait-il devenu PD ?

Je parviens tout de même à mes fins. Je le retarde. Il n'y a plus grand monde dans les couloirs. Je l'attire dans les chiottes à l'étage, le petit. Un fidèle complice est là à nous attendre et à virer ceux qui essaient de rentrer, on le choppe à deux, il est plaqué contre la tirette de toilettes d'ou coule un fil d'eau. Les vitres sont brouillées, on n'entend pas les étudiants à l'extérieur entrain de fumer leur clue en plein jour d'été. Il se débat, je lui envoie un coup de poing dans l'œil et dans le ventre, dans ses débats, il m'envoie un coup de coude. Il gueule qu'on le laisse tranquille et tape dans la porte des chiottes qui rebondit. Je lui ordonne de se déshabiller. J'ai envie de lui faire reluire le corps moi aussi, en souvenir du bon vieux temps. Mon collègue est un peu en stress, il a envie de lui taper sur la gueule. Je raccourcis alors le scénario. Lui demande de le retourner. L'autre maigre se met à se débattre davantage. Il a peur de se prendre une queue dans le cul celui que je ne fais plus bander. Il rétorque qu'il va nous éclater la gueule à tous les deux, entre parano et pleurs. Je lui déboutonne son jean et l'abaisse.

Il est plaqué ventre contre le mur... il gueule comme un porc ...

J'm'en fou si je me fais virer. "Tu veux plus que je suce ta petite queue maintenant?" Il gueule des insultes et des trucs incompréhensibles, "tu ferais mieux d'être docile fils de bâtard, ca te fera moins mal». Je tire sur son caleçon à carreau puant, ouvre la fente de son cul et lui enfonce les playmobils et les lego dans son trou serré.



ARTURO B

1 *Matty G : Take You Back*

Le Dubstep n'est pas qu'une affaire de bouffeurs de gelée en effet, depuis quelques temps, on s'y est mis aussi de l'autre côté de l'atlantique, au royaume du kenyan.

La preuve avec la sortie sur [Argon Records](#) de ce *Take You Back* signé [Matty G](#), auteur en 2007 du "tube" *50,000 Watts* (disponible en bonus caché sur le CD).

Si le petit joyaux introspectif *Jazzy Ways*, ici en écoute, n'est pas représentatif de l'album, plutôt carré dans l'ensemble, il est par contre clairement dans mon top10 de l'année.

Et que celui qui me dit que ça ressemble à ce truc des années 90 qu'on appelait trip hop ne se plaigne pas si je lui brise le bras à coup de [nikkyo](#), pigé !

Ecouter et voir ici : <http://crocnique.blogspot.com/2008/11/matty-g-take-you-back.html>

2 *Madlib : WLIB AM : King Of The Wigflip*

Pendant que Timbaland se fourvoie avec un trans' péroxydé, que Pharell Williams et son pote Chad Hugo claquent leurs \$ chez Vuitton, que Danger Mouse n'en finit pas de se perdre dans son planning de producteur surchargé, que Jay Dee repose en paix, [Madlib](#) poursuit tranquille son petit bonhomme de chemin en sortant aujourd'hui ce qui ressemble à sa compile idéale, *WLIB AM : King Of The Wigflip*.

Une compile où il aurait produit tous les titres, un best of avec que des inédits ou encore une mixtape non mixée, en réalité, c'est son nouvel album qui rassemble une pléthore d'invités et dévoile toutes ses facettes de producteur hors pair.

Cet album vient clore en beauté la série *The Beat Generation* du label londonien [BBE](#), inaugurée en 2001 par le *Welcome To Detroit* de son "brother" Jay Dee et qui verra suivre les participations de piliers comme Pete Rock ou Marley Marl.

Madlib : *WLIB AM : King Of The Wigflip* (Rapster Records/BBE, 2008)

Ecouter et voir ici : <http://crocnique.blogspot.com/2008/11/madlib-wlib-am-king-of-wigflip.html>

3 Suehiro Maruo : *Yume No Q-Saku*

Hier soir, pour me détendre, je me relisais peinard dans mon pieu ce chef-d'oeuvre de [Maruo](#) !



En refermant ce livre, je me disais que ce serait bien que la petite maison d'édition [Le Lézard Noir](#) poursuive les traductions de ce japonais.



En tout cas il est impossible en quelques images de rendre compte de la la folie grand guignolesque (scato, uro, porno, crado enfin tous les trucs en O qu'il faut et même rigolo) de Maruo, ce chevalier de la légion [Hirsute](#) !

Suehiro Maruo : *Yume No Q-Saku* (Le Lézard Noir, 2005)

Lire et écouter *Crocnique* ici : <http://crocnique.blogspot.com/>

SAMUEL ICO – *Ou il est question de mon écriture de merde*

J'ai emmené cette pute dans un bar. Cette pute de vingt piges que j'avais levé dans un autre rade. Pas trop moche avec un gros cul du tonnerre. Fringuée comme il se doit. Jean lécheur et top mouleur. On s'est planté au comptoir. Elle a commandé un baby j'sais pas quoi. J'ai pris une bière pisseuse.

Dans la tranché, la serveuse avait une sale gueule mais ses seins gigotés dès qu'elle se penchait au-dessus du bac à plonge et ça m'allait.

A la deuxième gorgée, la jeune pute a déclaré :

- Tu veux que j'te dise, ton écriture c'est un ramassis d'ordures. Si j'suis là avec toi, c'est pas pour c'que tu ponds, c'est pour le reste.

On avait baisé la veille et apparemment, elle avait apprécié.

Moi aussi, d'ailleurs.

Un gros cul du tonnerre.

- Pas d problème. J'ai rétorqué. J'écris pour passer le temps. Pas pour m'faire reluire. Si tu préfère ma queue, c'est ok. Maint'nant, on boit un coup et on y retourne. Dans moins d'un jour, je t'aurai paumé. Le mieux est d'en profiter jusqu'à ce moment-là.

Elle a insisté :

- Non, non, non. J'te dis que ton écriture, c'est du vomi pour pétasses en manque d'émotion. Tu te complais à attirer la grognasse et j'suis pas d'celles-là. Tu changes rien au problème. Tu fais pas évoluer le foutoir. T'es un branleur. Une p'tite frappe et j't'emmerde. A ta place, j'empil'rai dans un vrai boulot. Dans la meute, mon gros.

J'ai rien répliqué. Je me connaissais mieux qu'elle croyait me deviner. J'ai juste continué à mater les nichons de la serveuse. Eblouit par que dalle. Mais concentré sur une future branlette d'écrivillon. Elle a remué du derche comme on danse un tango pourri. A sorti une feuille chiffonnée de l'une de ses poches arrière de froc puis l'a déplié avant de la plaqué sur le zinc.

J'ai tourné la tête.

Y avait du texte.

Un truc imprimé en colonne.

Au kilomètre.

- Tu connais ça ? Elle m'a demandé, fière d'elle.

J'ai lorgné.

Ai lu le nom du type en haut de la page.

Ai répondu :

- Non, j'vois pas. C'est qui ? Un de tes potes ?

- Vérol. Elle a érucaté. Tu connais pas Andy Vérol ? !... T'en es à c'point-là. T'as jamais lu la bande Hirsute ? Mais bordel ! De quel trou pourri tu sors ?...

- De celui de ma mère. Et pour ton gars, j'suis désolé. Mais je n'lis rien. Rien à part moi. Alors, viens

pas me les briser avec tes bouts d'papier froissés. J'suis pas d'humeur à déchiffrer quoi que ce soit.
- Putain ! Elle s'est exclamée. Andy Vérol a des couilles, lui. Il écrit avec sa bite. Il a un gun dans l'faltar. Il a pas les j'tons de cracher sur la conn 'rie. Il s'en bat des pouffes intellos. Il a la phrase qui percute. Il transpire sur le ring et c'est bon.

- Pas d'souci. J'ai fait. Ecrire est un combat. Sans baver d'la philosophie. J'suis pour ce mec, sans le connaître. S'il lutte, c'est tout bénéf. J'attends qu'il casse tout et pis après, je raconterai.

Elle a vidé son verre, cul-sec. A fait signe à la grosse de lui en remettre un. J'ai liquidé ma bière. Pareil pour la grosse.

Une autre.

- Aigle, j'te dis. Andy Vérol est un prédateur. Il mord dans le cul des proies. Et il lâche pas l'affaire. Crocs affûtés.

- J'croisais que c'était un aigle.

- Hein ! Qu'est-ce tu m'baragouines ? C'est un fauve. Un tueur. Toi, t'es un oisillon. Un p'tit poulet qui picore. T'iras pas plus loin que ton auge cradingue. Tu risques même de t'y noyer. T'es un poids plume. T'entends ? UN POIDS PLUME !

Elle a gueulé la dernière phrase, excitée.

La serveuse l'a lorgné puis moi puis rien. Le vide.

J'ai dit :

- Eh, freines tes ardeurs. Pas besoin d'ameuter les foules. J'ai pigé. T'en pinces pour ce mec mais c'est moi qui te baise. Chacun sa part du gâteau. J'suis pas jaloux. Tout c'que j'te demande, c'est ton cul. Continues de le lire et baisse-toi de temps en temps. Au moins jusqu'à demain. Ensuite, j'me f'rai une raison. D'accord ?...

Elle a récupéré sa feuille.

La zieuté de haut en bas.

A annoncé :

- « Classe moyenne française = peuple allemand 1932 ».

- Quoi ? J'ai fait, paumé. Qu'est-ce tu m'chies ?... Tu t'lances dans la politique ?...

- Créatin ! C'est le titre de son texte. Il parle des types comme toi. Qu'on rien dans l'froc. Qui se complaisent dans leur petite vie de chiotte. Qui voient même pas l'ouvrier noir en train de crever en bas de chez eux et qui soutiennent Betancourt parce que ça l'fait. Ils parlent de ta morve qui t'coule du cerveau. De ton hypocrisie, de tes pompes dans lesquelles tu patauges. L'échine courbée par ton intégrité boueuse. Il te pisse à la tronche toutes les salop'ries que tu planques en te croyant respectueux. Tu digères ? Il te fout le nez dans ta crasse et...

- Très bien. Je l'ai coupé. J'croisais pas que ce mec s'intéressait à moi à c'point-là. C'est toujours bon à prendre. On s'sent moins seul quand on est r'mit en question. Ton type, c'est un bienfaiteur. Tu lui diras « chapeau » de ma part.

- Connard ! C'est un anarchiste. Un nouveau Artaud. Pas un baltringue de ton espèce. Il a la hargne, lui. Y fait pas semblant de t'envoyer chier.

J'ai agité la tête.

Positif.

Puis, elle a reposé la feuille sur le comptoir en disant :

- Tiens ! tu m'donnes envie de gerber. J'me casse aux chiottes.

Petite pute au gros cul du tonnerre.

Moulée dans son jean et son top.

Petite pute apprentie rebelle.

Tout en carton.

Jolie petite pute de vingt piges qui balbutie les idées des autres.

Qui voient rien si on ne lui met pas sous le pif.

Adorable petite pute étudiante qui se barre en Angleterre avec le fric de ses vieux.

Et qui se dit indépendante, et qui fume un joint de temps en temps, et qui écoute Carla Bruni en fredonnant, et qui va voir des films d'auteur parce que le prof lui a dit d'y aller, et qui ne connaît que la position du missionnaire, et qui te taille une pipe sans planquer son dentier, et qui organise des soirées socioculturel, et qui lutte contre le sida mais qui baise sans capote, et qui porte des fringues de salopes en crachant sur le porno, et qui dénonce le système amerloque puis qui bouffe au Mc Do, et qu'à jamais utilisé un vibro parce que c'est pervers, et qui se crame des cigarettes longues parce que ça prolonge son geste, et qui veut une situation, plus tard, quand sa jeunesse d'andouille aura battue de l'aile.

Petite pute qui boit des baby j'sais pas quoi et qui va pisser sans oser le dire.

Adorable, jolie, pourriture de petite connasse.

J'ai clos mon demi comme à mon habitude.

Vite fait.

Ensuite, j'ai chopé le papelard qu'elle avait laissé en rade et j'ai déclaré à la serveuse :

- C'est pour elle. On s'est mis d'accord. Faut que j'y aille, maint'nant.

Elle a grogné keke chose du style : « C'est ça » puis je me suis barré du bar, revigoré.

Dehors, le temps était lourd.

Pas de baise, ce soir.

Tant mieux.

J'allai écrire une conn'rie pour « Interlope », le truc de Vérol.

J'allai lui raconter cette débilité. Ca m'faisait déjà bander.

En marchant, j'ai lu la fin du papelard :

« (Putain quel texte de merde, titre à chier, la fin merdeuse façon slogan mi-LCR, mi-PS, mi-raisin. En plus j'ai oublié de dire...) »

Et basta !"

DAVID (*Les Discrets*) - Récitation pour se le

Le tribut,
se le prend, se l'injecte de paille en poudre
et se le pose à côté de la télé.
Comme ça, se peut continuer à rester
disponible à sa créativité.
Ainsi peut paraître ridicule.
Qu'à cela ne tienne.

Le tribut,
se le saupoudre de l'aigreur des amis,
se le montre à la famille
et se le cache dans un tiroir de bureau.
Ensuite, se peut toujours le regarder évoluer.

L'aigreur amicale n'évolue pas.
Quand se sait ce que doit en coûter.

Le tribut,
Se le sait que ne doit pas supposer une urgence,
Se peut dire que n'a jamais tardé et, le cas échéant,
arrivera un moment où ne se concerne plus vraiment.
Mais ce n'est pas le tout.
Heureusement qu'il y a des gravillons.

Le tribut
Comme il doux le bruit des pas sur les gravillons,
tant le jour présent toujours plus important
que les projections patrimoniales,
n'empêche pas la grise mine au dessert.
Ne se toujours pas la solution
qui pourrait bientôt s'en
seulement son tribut
ce ne saurait être
l'américaine en son bec un mariage
qui va s'en empêcher.
Et pour les histoires de non-empêchement,
on aura toujours des métaphores.

Le tribut pourra toujours
l'importance de témoigner du paysage
dans la mesure où le studio paranoïaque
donne sur l'embuscade généalogique
enguirlandée tous les jours

et la conversation détente
prévoit toujours des voyagismes
spatules pour plaquer aux murs de l'époque
qui demande d'y coller l'assortiment la preuve

Le fardeau
– c'est ça, bien mis
fera toujours rire les amis
avec la bonne promenade péremption
fou ce que le teint pomponné
d'une grande belle sagacité
même pas trop oxydée depuis le temps

Le fardeau
– oui, un peu répétitif et
finirait par s'en trouver méritant
surtout avec un certain excès
et de la constance dans la démesure,
cela peut finir par être ton salut.
Seulement, voilà, ton salut,
à force de leur attention,
pourrait s'en faire
un beau petit paquet
pour que l'allégresse
bien au-dessus de ça.

Vous dire qu'on verra plus tard
pour les descriptions pisseuses,
parce qu'en attendant,
fera mieux de pouipouiller avec la bibliothèque.
On a bien pensé à l'ami indésirable
et tant qu'à Rabelais en fait
dire que les pronoms personnels qu'en faire ?

En arrivant à ce moment
où la grande guerre syntaxique
l'a-t-on dit que de la poésie
se considère prête
au nom du fait que ce que s'en pense,
regarder en arrière n'intéresse plus
surtout à cause des tributaires inverses.
Il est acquis cela : une horde est toujours
une horde de tributaires,
même si les tranchées ont des formes plus évolutives
et virtuelles et molles, ce sont encore
les tributaires les plus en paix avec leurs articulations pronominales.

T. Vinau - *Le poste crépite, les jours fondent au soleil...*

Le poste crépite
les jours fondent au soleil
tout à l'air si paisible
pourtant quand on regarde mieux
il traîne avec le vent une odeur
de grabuge
bientôt les hennissements des chevaux
roussiront près des flammes
c'est toujours ainsi qu'elles commencent
dans un silence de fin de repas
les révoltes...

J'ai pas envie de crever

J'ai pas envie de crever sans avoir grignoté l'horizon. Sans marcher tranquillement mais jusqu'à l'épuisement sur une départementale annexe qui ne mène nulle part. Sans avoir embarqué sur un paquebot rouillé. J'ai pas envie de crever sans traverser la ville. Sans me perdre. Sans suer. Sans hurler comme loup ivre. J'ai pas envie de crever tiède, avec mes béquilles. J'ai pas envie de crever sans hallucination. Sans tentative de meurtre. Comme Hauffman 102 ans qui n'aurait rien cherché, qui n'aurait rien trouvé, qui n'aurait rien perdu. J'ai pas envie de crever sans détruire. Sans me battre. Sans légèrement gâcher. J'ai pas envie de crever sans être assoiffé dans le désert. Sans perdre mes deux mains dans la glace. Sans monstre. Sans martien. Sans lune. Sans pirate. J'ai pas envie de crever comme un dimanche à la télé. Sans briser. Sans trahir. J'ai pas envie de crever sans révolte. Sans incendie. Sans squatte. Sans verre cassé. J'ai pas envie de crever sans jungle. Sans serpent. Sans orage. Sans bruit. J'ai pas envie de crever sans insultes. Sans règlement de compte. Sans mensonge. Sans brigands. J'ai pas envie de crever comme un lundi après midi. J'ai pas envie de crever sans étincelles. Sans électrocutions. Sans flammes. Sans être à bout de souffle. Sans gerber. Sans hurler. Sans frapper. Sans maudire. J'ai pas envie de crever comme je suis en train de vivre.

C'était une sorte de refuge.
Je m'installais confortablement
sur la cuvette
et restais là parfois plus d'une heure
dans un sentiment d'absolue
sécurité
J'y lisais Rahan, Tintin et plus tard
les pages érotiques des S.A.S
de mon grand père
De temps en temps mon oncle
tambourinait à la porte
en hurlant *Eh c'est pressé!*
Me parle pas j'aime pas ta voix...
Je cause au caillou dans ma chaussure.
au chien qui bave sur les coussins

je cause aux ridicules et aux risômes
je cause à la suie et à la sciure
je cause au découvert de ma banque
aux champignons sur le tas de compost
à mon tartre et mes poils de barbe
aux traces sur ses petites culottes
je cause au moucheron dans mon verre
aux moineaux qui boulochent les cerises
à l'écureuil près des poubelles
au vieux bousier qui pousse sa bouse
je cause au pollen dans mes narines
à l'odeur de son oreiller
au tas de linge sale dans le garage
aux fourmis dans une carcasse
à la corde à linge détendue
au bois qui blanchit sous la pluie
aux têtards et aux arachnides
aux dessins près du téléphone
aux vieux livres que je ne lis plus
je cause aux fils blancs dans le ciel
aux matins de pluie sans lumière
aux essuie-glaces de ma voiture
aux enfants qui te font des doigts
aux vieux qui sentent la friture
aux poules aux carpes aux crapauds
aux boules de pétanque rouillées
aux vieux mégots qui se consomment
aux pissenlits dans les pavés
aux gouttières aux moustiques
aux amibes aux nuisibles
aux bouteilles dans les ruisseaux
aux vieilles chaussures abandonnées
aux cantonniers aux boulangères
aux pieds de tomates et aux caissières
aux nuits sans étoile et sans lune
à l'haleine chaude du brouillard
à la mousse des bords de fleuve
aux lombrics et au bois pourri
aux bouquets de fleurs
attachés aux platanes sur le bord des routes
à ma mère à ta sœur
au plombier au facteur
à la cuvette tiède de mes chiottes
mais paraît-il je suis misanthrope

...

etc-iste.blogspot.com

Lilith - *Peau d'âme*

Peau d'âme

Sourde colère
Mon unité première
Gronde bouillonne
Magma menaçant
Elle crevasse ma peau
Torture ma chair
Comme une terre
Avant l'orage
Attend l'éclair
Grimace
Rictus sans grâce

Cela commence comme une plainte, imperceptible lourde et opaque
Un chant brisé rassemblé en soupir qui monte et grandit
Du fond des entrailles d'un labyrinthe obscur
Une vague qui grossit, s'alourdit
Jaillit soudain et fracasse violemment la crypte
S'étale et s'épuise
Retombe dans l'oubli
Retient son souffle
Une main aplatie
Sur la bouche

Sanglot ravalé au fond d'une gorge éprouvée par des siècles d'obscurité

Lilith est en train de bouffer mes enfants
Les dieux m'ont trahie

Ils m'ont donné en pâture un simulacre de destin
Synthétique festin
Amours emphatiques

Des hommes masqués se sont emparés de ma virginité
Ma course est terminée
Il ne me reste rien
Tout s'éteint ...

Prend moi !
Ouvre mes yeux, mes bras
J'ai besoin d'air,
Gonfle ma chair
Que je m'envole, légère, éther
J'ai tombé ma cuirasse
Ishtar Vénus guerrière
Reine de mes nuits idylliques
De mes jours de combats
M'a laissée démunie
Son souvenir me caresse
Mais sa violence et son entêtement
Font un vacarme assourdissant

Prend moi, prend-moi
Maintenant
Que je retrouve le goût du sang,
Les vraies odeurs de mes humeurs
Sans pitié, sans artifice

Prend moi
Transperce ce mensonge
Qui me ronge
Fais moi hurler
Que je retrouve mon clan
J'ai franchi toutes les étapes
Je n'ai rien gagné pour autant
Prend moi si tu m'entends
Savoure ta victoire
J'ai avalé le miroir et je vois bien que tu es là
Allume l'incendie
Le grand incendie
Déchire moi tout ça
J'ai besoin d'y voir clair
Prends moi, car la folie me guette
Entre l'ange et la bête
Je suis déboussolée
Dynamite ce qu'il me reste
D'illusions d'être sage

Alors que ma rage
S'étrangle dans la boue
Stérile du bleu, du jaune et du rouge
Mélangés
Mon corps, lui, n'a pas oublié
Même s'il s'est plié
Sous les assauts de la révolte contractée
Mes pieds dansent encore dansent
Dans l'euphorie de l'inconscience
Avant que je ne disparaisse
Prend moi

Avant que mes dents ne puissent plus mordre
Avant que mes ongles ne puissent plus tordre

Mes cheveux en désordre
Avant qu'il soit trop tard
Fêtons nos épousailles
Faisons ripailles
Dans le sang et la fange
Des territoires interdits
Là où toute vie
Trouve sa formule sacrée
De nos instincts endommagés
Faisons un immense brasier
Illuminons le chemin
Pour une vie cousue main

Fière et noble colère
Petit troubleur de naguère
Te voilà désormais aussi majestueuse
Que mes pauvres trahisons ont été désastreuses
Et mes absences, mes dépendances
Ces addictions que je croyais sans conséquences
Le plaisir, le déni
Fini

Je veux que mon désir au matin soit vierge de mon nom
Je veux rentrer chez moi retrouver ma peau d'âme

Mon chagrin, ma hargne, ma douleur, mon dépit
Ma fureur, mon courroux, mon ardeur, mon ivresse :
Maux cachés de la folie
Quand tout à coup s'effondre l'édifice

Qui vous maintenait en sursis
Sacrifice
Célébration des cicatrices
Je suis en lambeaux

Sous mes jupes traînent des crânes
Qui sonnent et résonnent
Comme une pluie sur ton âme
Homme profane
Toi dont la plus petite larme
Suffrait à me sauver

Moi avec mon amour

J'étais un corps ma chair mon ventre dépositaire. J'étais la gardienne du désordre de vos graines jetées à grands coups de reins. Je suis toujours là. Je veille nuit et jour avec mon amour mon cabas mes commissions et mon obstination au bonheur persuadée de mon rôle et de son importance aveuglée dans ma résilience jusqu'au bout jusqu'au bout avec mon amour pour ces vies qui un jour ont traversé la mienne afin de perpétuer ce sentiment d'éternité, rivaliser avec le ciel, ces vies que vous m'avez abdiquées sans partage m'ont soumise au désir d'être sage d'étouffer ma folie la mettre en berne revêtir d'un sourire ma haine un soupçon d'anticerne et le tour est joué.

Tout va changer

Te dire fillette toute l'horreur du monde ! Te dire la folie qui règne en maîtresse absolue !
Je ne sais pas trop quand les choses ont mal tourné. Je ne pourrai pas te l'expliquer
Je serais incapable de t'expliquer quoique ce soit d'ailleurs.

Tout a été si vite.

J'ai du perdre un truc en route ... derrière moi y a le vide, amnésie volontaire sans doute, parce que franchement, pas de quoi être fière.

Et puis j'ai bien aimé quand HH a écrit :

« On est pas bien là, tous ensemble assis au bord du vide ? A s'imposer des perspectives »
Encore le vide. Derrière, devant, et toi au milieu accrochée aux parois de tes illusions de « perspectives », même le vent se fout de ta gueule, en jonglant avec ta mémoire, toutes ces bonnes intentions ! du vent, ces amours-pour-la-vie ! du vent, le désir brûlant et capricieux, les explications vaseuses, mensonges inconscients qui te laissent des relents nauséux, le temps qui t'assassine chaque seconde, la solitude qui se profile comme une évidence quand tout à coup tu comprend que tout ça ne tourne pas rond .

Si tu t'imagines, fillette fillette Non je peux pas, je dois pas te dire ça, même si j'en crève de te laisser te jeter dans ce foutu merdier, j'ai pas le droit de brouiller ton regard, sur les hommes qui déjà reluquent tes jambes avec je l'imagine de secrets fantasmes salasses, ni sur le one man show de l'amour et ses chutes vertigineuses, d'où tu reviendras meurtrie mais encore et encore convaincue du bien fondé de ton entêtement.

Mon amour ! Mon espace je l'ai tout fabriqué de mes mains, toute seule, à l'image de ton regard, qui regarde ailleurs, et j'ai peur, je dois me taire.

Je suis complice d'un meurtre.

Tout va changer ...

Pour toi, pour moi qui vais désormais errer seule dans un bordel de rien. Chacune de mes révoltes chacun de mes pétages de plomb se retournent aujourd'hui contre moi. Parce que j'ai pas voulu m'endormir dans cette fosse-vie-d'aisance-stéréotypée , j'ai préféré la vie à coup de boulets rouges la vie baroud, sans penser à demain, surtout pas penser à demain.

Aujourd'hui c'est demain.

Tout a été si vite.

Je vais être bien, là, assise au bord du vide, avec mes héros sans visage, à survivre en attendant la chute. à regarder mon amour éparpillé comme une nuée d'étourneaux affolés, fuite éperdue d'un inconscient collectif , et qui tourne en rond , qui vient me frôler, et repart au hasard d'un cri venu de nulle part , irrésistible rappel conditionné par les implants séculaires du carnage programmé.

Et vous, vers quoi croyez vous aller,
Vous et votre orgueil, obsédés de la descendance ?
Vous crèverez aussi, mais dans l'ignorance de cet amour qui m'a comblée pendant que vous osiez prétendre, vivre un ersatz de liberté.

Je ne devrais pas te dire ça ! je devrais pas .

Faut pas aimer pour que ça gaze.

Ensemble, là, au bord du vide ...

Janvier 2008

Héléna de Angélics – 3 textes

THEOPHANIE

Il faut avaler la substance, méditer, puis se transformer. Celui qui grogne à l'intérieur émerge doucement pour apparaître dans un cri. Tous s'affairent, au laboratoire. Les recherches ne sont jamais vaines, en blouse blanche, éther garanti. J'avale la substance. Silence. Tout est enregistré par le maillage informatique. Celui qui crie vomit du sang. L'homme aux gants de cuir continue de distribuer la substance aux nouveaux arrivants. Celui qui crie est tombé à terre, mort à sa vie antérieure, parfaitement ouvert à un nouveau champ d'expérimentation. L'homme aux gants de cuir continue son œuvre. Bonjour Madame, avalez, merci, circulez, suivant ! C'est une question de substance. C'est une question d'esprit. Les caméras sont en marche. Il s'agit de ne rien perdre pour la mémoire de l'homme.

La mémoire de l'homme.

Les visiteurs déambulent dans leurs tenues les plus appropriées, chaque personne se forge une existence physique. L'homme à côté travaille à l'écoute de sons improbables, il est inscrit de ne pas déranger. Un homme en noir caresse le bruit des cailloux. Une grue soulève des volontés au-dessus d'un parterre de béton ensanglanté. Tout est préparé, pourtant l'inconnu prend place au centre d'une vacuité méditative. Une femme en noir déambule en bottes de cuir noir. Plusieurs êtres se rejoignent dans un café, un verre de pourpre à la main avant d'avoir dénudé le porc. Papillon, éventail japonais, le sac de la femme signe son pays d'origine. Un vampire aux dents urbaines s'installe. Pendant plusieurs jours torsadés de nuits fauves, sur plusieurs kilomètres carrés, aucun calendrier n'aura lieu. Chacun apporte son feu, chacun a son histoire, on est malade, on est tous malade, dixit le Mentor, pourtant on est là. La seule solution est de créer. L'homme en kimono écrit des caractères au pinceau sur le béton. Une femme disparaît dans un imaginaire avec ses deux enfants sous le bras.

Un homme à cheval file, cheval blanc.

Le porc est en attente. Le garage rouge vit dans le camion ; à l'intérieur, une attente. La grue transporte des œuvres. L'échelle supporte des corps. La pelle mécanique recule pour mieux avancer. Les ouvriers s'affairent. La nuit est tombée. Les projecteurs ont ouvert le feu. La femme blanche avance sur le cheval, son corps est recouvert de craie blanche. Elle avance, le visage bandé, contre la délicatesse d'un homme latexé blanc. Ce qui se meut la nuit, nous ne le savons pas, seule une tentative s'entrevoit, la vie, l'air soufflant sous le féminin d'une combinaison. Les sons déclinent une machine

rythmique ordonnée contre les containers marqués, indexés contre lesquelles le temps passe. Les corps blessés, moi j'ai pensé : moi j'aime beaucoup les corps blessés, j'aime les hommes blessés, ils dansent mieux. Contre le lit, penché, l'homme torse nu avance, l'encre de ses pensées a coulé sur son visage, sur son torse vif. La robe blanche tourne à mourir sous le halo de la torche tendue, rituelle. Un cercle sacré flambe, le lit est tiré au centre, au milieu des cris pour accueillir l'haleine de l'homme haletant qui chavire. Antonin Artaud clame son verbe : La ville d'aliénés, dans les réceptacles de magie noire..., la femme disparaît sur son cheval blanc, la nuit redescend, profonde, et j'ai mal au doigt de taper. Des êtres se frayent un passage. On entend leur pas dans l'antichambre rouge du désir avorté, au fond de l'œil entrecoupé d'un bordel ressurgi. Des pics au sol ondulent. Latexé rouge, l'homme hurle contre l'écran plasma, contre ce cabaret de vie en rose virée au rouge saillant. Les crucifiés, je les vois.

Des grottes high-tech s'illuminent dans ces hectares de nuit où l'homme frappe le porc.

Il faut cogner le porc, c'est la seule vérité. Dans l'immobilité du latexé blanc, immuable, arrêté, cabaret rose viré au rouge sang, vieillesse caillée, materia prima en action sous les coups, les costumes pleurent, le porc est cogné. L'enfant espère encore dans le coin de l'œil du bordel où l'enfant voudrait chanter une chanson, Piaf, tais-toi qu'il dit, nu. Il cogne le porc, le tire de tout son poids par les oreilles. Le porc est déjà mort mais rien ne le tue. L'homme encostumé s'immisce dans les interstices propres des rideaux qui se ferment à l'abri du porc, aucune claque, aucun applaudissement n'aura raison de lui. C'est un carnage cette viande de porc, il faudrait presque parler au passé pour s'en abriter, au passé du subjonctif. Des mains lumineuses perforent la nuit, des muscles orgiaques en pleine effervescence, une vie sous la cellophane fait un signe. Aidez-moi qu'il dit, bras sur l'épaule de l'autre, corps encordés par les cloches bavardes. Le moine sous la cellophane se demande ce qui se passe, en attente. La femme encordée exhibe ses tatouages. Elle étend le corps du christ sur la table.

Le drap des peurs accueille sa soif.

Le kimono perdu court dans les limbes, c'est un chien peureux. Le corps assoiffé gît les yeux bandés, il n'est plus question de tergiverser, il faut donner à boire à qui a soif ! Les écrans fusent d'images à mille à l'heure, et dans le reflet d'un titubement opiacé, un homme s'approche du corps gisant. Les questions s'amoncellent sous le kimono où des invisibilités poussent, dangereuses. Le corps gisant perçoit la dextérité de l'homme. Ce dernier voit clair, les mains latexées, minutieusement dirigées, il enfle le corps en broderie effectuée. Le kimono rouge a tourné, soulevé par le vide. Les images diffusées s'étirent pour muter, danse de l'oubli, cherche, où ? qui ? quoi ? comment ? qui ? quoi ? comment ? qui ? quoi ? comment ? Le corps gisant prend la lumière par petites touches, il s'insurgeait de tant de rien, le voilà comblé en efficience effective. L'opération tant réclamée a lieu, il faut parfaire l'entité-vie, comprendre, quoi ? Rien ? Un tant soit peu. Un homme agenouillé, les yeux bandés, assiste aux opérations. Une rythmique parcourt l'ouïe pendant que l'homme seul se raidit dans une autre moiteur de méga hertz indéfinis. Il veut façonner l'irréparable, je le vois bien, dans ses entrailles d'homme battu qui découpe le silence opaque.

Le corps gisant est suturé. L'homme parfait son travail. C'est une question d'humanité.

Ses mains parcourent la chair comme une naturalité à mesure qu'un homme se dresse pour mieux se courber. Corps offrande, corps blessé, corps sacrifié, corps ressuscité. Le corps gisant se lève, dans des lenteurs propres à la vie, ressuscité. Les étonnements fusent en regard ronds mais posés, de ces iris d'avertis écarquillés. Le kimono en fuite a laissé l'homme, nu, gambadant aux étoiles, enturbanné à la nuit. Ses mouvements saccadés dessinent le début, sautillant, hagard mais libre. Aujourd'hui je suis né, mais demain ? Malgré la liberté de ses gestes, sur le nu de sa volonté, il a gardé un pagne, la saleté de sa culture, de son territoire identifié, signature fierté. Puis il disparaît comme si de rien n'était. Alors un autre en profite, à quatre pattes, anorexique, l'échine tatouée, tête baissée, perruquée. La filasse blonde ondule et le bras de l'homme oriente la brosse pour la défaire, pourtant la tignasse s'emmêle. L'acharnement n'y fait rien, seul le tatouage gronde un peu de poésie, alors il brosse à l'envers, pour mieux défaire, et il tire, sauvage, pour extraire des mailles un suaire. Mais aucun linge n'apparaît, seul un visage fait son apparition au travers de la filasse blonde rebroussée arrière en crinière de lion d'où les gouttes de sang viennent former un fleuve qui noie le visage. La perruque ôtée, l'homme a tué le porc, purifié Narcisse. Il gît Contre son propre sang écoulé Contre la vitre Contre laquelle il se colle, rouge. Sa nudité, sous les trompes tibétaines soufflées lointaines, s'arroe une existence. Un homme seul, derrière. Regarder, quoi ? Le corps ensanglanté veut se relever. La douleur décide, tranche, emmène, prodigue, arroge, purifie. Les sourires avancent, fébriles dans le cuir décripé, ingénus, reconnaissants. Vaincue, l'animosité est tombée.

Helena de Angelis – Paris – Nov. 2007

LA PREUVE

« J'ai, à mon actif, quelques meurtres commis à l'ombre de ma soif et j'ai, à proprement parler, une hécatombe derrière, une multitude de volontés anéanties, des kilomètres de bon vouloir plié, des organes taillés à vif et moult secrets extirpés sans ambages. C'est à croire que l'homme fut, un jour de réalité, tombé à ma portée telle la plus immense des naturalités. Et l'héritage de cette puissance, l'explication de ces nerfs, c'est la Croix, aussi chaque homme qui tombe relève du glorieux crucifié, et chaque chute, à même les bras ouverts de ma bienveillance, révèle la mère et l'enfant aimé, incestueux, l'humanité et l'amour inconditionnel, Pietà.

J'ai, en sus de ces marécages de cerveaux torturés venant à ma personne, la certitude d'y pouvoir répondre à un degré qui jouxte l'inferral, la certitude faite acte sans tergiverser. J'ai également, au fond de mes coulevres, une razzia, une armée, un monde entier accouché, dévoué, agenouillé, de quoi me brouiller l'esprit, de quoi vaciller sur des chairs tremblantes. Et cette razzia n'est pas née pour être aux ordres mais bien pour tomber, absorbée par mes fluides, désormais hagarde et délestée. Alors souvent j'observe ce qui ondule à l'acier de ma volonté, et un tableau arroge un cirque de mille et une nuits où moi-même je gis enfermée, à l'intérieur du pentacle que j'ai tracé. Il n'est pas question de

rester à l'extérieur de cette nuit ultime, j'y vais, de bon aloi, avec la fièvre de celui qui se jette. Et mon puits salvateur, au début timide et ridiculement hésitant, atteint aujourd'hui des abîmes de profondeur, de ces chutes interminables où l'on ne cesse de tomber.

À savoir comment ces êtres se sont mis en file, à l'attente, au rêve et au service, nul ne saura jamais car nul ne veut comparaître au tribunal des aveux, aussi chacun gardera précieusement sa faiblesse, intacte dans tous nos soi-disant jeux. Mais toi, heureux privilégié, doté du titre d'Esclave que je t'ai octroyé, j'exige de ta part, et une fois pour toutes, l'explication de ta béance à combler, de cette nécessité à plier, et le pourquoi de me respirer. Inutile de me contacter pour quelques ridicules futilités qui ne sauraient qu'orner ton ego et satisfaire ta petite volonté. Inutile de chercher à augmenter la niaiserie des hommes d'un jeu supplémentaire. Je veux davantage d'un homme qui, au-delà de solliciter, sait éteindre son cerveau et offrir son corps, il me faut les preuves de cette présomption car il n'est pas pensable de m'approcher en s'imaginant simplement jouer. Le jeu n'est que l'excuse d'une chute et d'un règne, réels, et d'un danger qu'il est inutile d'éluder. Car comprends bien que de partenaires, je n'ai ni l'envie ni le besoin, de larves et de chiens encore moins, il me faut l'essence d'un homme consentant à me dédier sa crucifixion, et toute ta prétention à pouvoir m'instruire et m'honorer en ce domaine demeure, jusqu'à ce jour, vaine. J'attends de toi, donc, une preuve, un symbole qui ne sera pas l'insulte factice des semblants dont tu t'enorgueillis depuis des lustres en présents multipliés. Cette matérialité, cette bête originalité non pensée, garde-la. Je ne suis pas achetable. Je sais toutefois m'émouvoir, alors emploie-toi à quelque trouvaille de noblesse certaine. Je te rends ton cerveau pour se faire. Sers-toi en conformément aux principes que je t'ai inculqués à travers mes agissements, ne te laisse pas distraire par quelque sombre cliché de bas étage pulsionnel, ne te laisse pas happer par une suggestion extérieure, je te rends ton cerveau, souviens-toi que c'est moi qui te l'ai rendu, pour penser. Sauras-tu - ne serait-ce qu'un instant - être libre de tout conditionnement afin de réfléchir à mon encontre ? J'attends de voir, d'entendre, de goûter à ce qui me parviendra de toi. Si je t'ai choisi, c'est parce que tu as un talent, mais ce talent qui s'exprime à travers ton domaine de prédilection, c'est avant tout un talent qui doit me servir. Saisis-moi, je réitère : ce talent ne doit plus, ou pas seulement, servir ton domaine de prédilection, mais mon esprit. Nous sommes, toi et moi, désormais, depuis toutes ces années, de vieux amis. Chaque palier dans une relation amorce l'annonce d'un infranchissable, ton *je* le sais bien. Te voilà acculé. C'est l'heure.

J'attends ta chair et ton sang, au sens où nul ne pourra contester cette réalité mise en acte. Si tu réussis à m'émouvoir, à mon tour je promets quelques années de supplémentaire noir et sulfure sous mon aile déployée. Tu y puiseras ferveur et quiétude. J'y nettoierai tes plaies. Nous communiquerons.

Bien à toi cher ami,

Helena de Angelis, ta Maîtresse.

PAPA

À boubs, Aymerick, moi, Jean-Marc, Maria, Carole, X de NY, Stan, Richard, Jade.

J'ai 15 ans et c'est la dernière fois que j'ai vu mon père. J'ai 17 ans et j'ai dû rencontrer 6 ou 7 fois mon père dans ma vie, à chaque fois tout au plus une heure. Je fais semblant de ne pas souffrir, j'ai 19 ans et je ne vois plus mon père depuis que j'ai 15 ans. Il nous a plaqué ma mère, moi et ma sœur. Il vit quelque part entre la Thaïlande et la Corée du Sud avec une de ces filles, thaïlandaise. Je lui ai bien envoyé quelques mails mais il n'a jamais répondu. C'était un grand savant, il a inventé le pneu Michelin. Je brillerai plus fort que lui à Ulm pour qu'il me voie, un jour, et ce jour-là. Mais pour l'instant il ne veut plus de nous. Il nous a enterrés. Il me manque quelques fois. J'ai 17 ans et je viens de rencontrer mon père. Avant je ne faisais que l'imaginer. C'est difficile ensuite de se faire à ce vrai visage. Je l'ai revu à 19 ans et puis ensuite à 20, à chaque fois une heure, dans un bar. En tout il m'a acheté deux ordinateurs, un appareil photo, et m'a emmenée dans un grand restaurant. Il me manque souvent, celui que j'ai imaginé. J'ai 38 ans et mon père m'a manqué toute ma vie. Il était là, absent, enfermé dans la chambre d'à côté. Une pièce sombre qui lui ressemblait, et ça a duré des années, une vie entière où il ne m'a jamais prise sur ses genoux. Il me manque (ra) toujours. J'ai 40 ans et j'ai retrouvé mon père. Il est froid sous la tombe et c'est le froid du trop tard qui pèse rédhitoire au regard de sa simple absence qui semblait déjà tant peser. À ce qui paraît il était marin. J'ai 42 ans et j'ai été marin. Mon père n'était pas mon père quand bien même la loi, et mon père bordelais, professeur de culture physique, est sûrement mort, « sûrement » parce que je ne chercherai pas à remuer la moindre déception. J'ai 39 ans, je m'éteindrai avant mes 40 ans avec un doute sur mon père, un doute à 2 têtes, deux visages dont je ne saurai jamais qui est mon père, celui des papiers où l'autre de l'affection lettrée en conseils philosophiques. J'en mourrai à 39 ans, avec le poids d'une mère sainte qui s'est tue, madonne impoignardable, morte trop tôt à l'abri de cracher la vérité. J'ai 50 ans et je n'ai pas le souvenir de mon père ni de ma mère. La guerre m'a tout ôté comme une normalité résignée consignée au dépôt des malheurs communs. L'indulgence des voisins au village a voulu m'offrir un souvenir. Depuis mon père galope en cape noire sans visage et ma mère accouche martyre jusqu'à mourir du dernier, belle, cheveux longs, noirs et épais. Tout le monde l'a dit qu'elle était belle. Il n'y avait qu'à voir ses filles pour en attester, et là-dessus tout le monde se cousait la bouche dans l'acceptation, c'était notre vengeance à ma sœur et à moi. J'ai 27 ans et je ne vois pas mon père. Il est tous les jours là, invisible, et il me manque. Ses femmes, une arabe, une brésilienne, une partie. J'aimerais bien lui dire de me regarder. Je mange la nuit des viandes congelées pour qu'il me regarde. J'ai 28 ans et vraiment, mon père est la seule personne qui ne me manquera jamais. C'est une affaire d'impossible devenu humain, plus loin que toutes les bêtes et l'indicible dans le regard de ma mère. Partout dans le monde, dans tous les taxis, ce soir à New York vers un énième after, toujours je me dis qu'il faut qu'il meure. J'ai 39 ans et je baisais avec mon père quand j'avais 12 ans. Si, si, c'est vrai, je te jure. À 16 ans, je baisais avec un patron de boîte, mais il était jaloux quand j'ai commencé à flirter avec des filles. J'ai 28 ans et j'attendais mon père, enfant. Les horaires de la restauration, la nuit, j'ai appris l'insomnie. Aujourd'hui, je lui rends visite en banlieue, il a honte de moi dans son alcool vain, il est déçu, moi aussi, et pourtant. J'ai 48 ans et mon père était pas mon vrai père, on ne me l'a jamais dit mais c'est comme si je l'avais toujours su. Ce jour-là, je l'ai pisté, j'en ai même fait un reportage, jusqu'à sa tombe. Il était temps qu'il meure.

BISSECTA - *In-carcération et autres textes*

In-carcération

Les lèvres croûtées de sang-Derrière des barreaux/bourreaux-Volontariat-Abominable satisfaction-
Au sein du nid de coucous- Gouffre-Car-C-Rat-Sion –Pendant-La faucheuse retournée-Vent
pénétrant-Les vitres filtrent le swing des arbres-Tout-Cas-De-Nassée-Pies sans pierre-Sans rond-Le
ton-Aux séquestrés-Liberté future sociale-

=

Les tuiles mandarine sont accueillantes.
Qui s’y posent révèlent les cieux.
Mais les fenêtres opaques ont trop de fumée.

=

Cachette

1. Le cahier qui cache sa multiplicité.
2. Mains attelées à une carcasse.
3. Tricorne d’un capitaine efféminée.
4. Quelques tables azurées qui ne se rasent pas.
5. L’étoile séchée sous le sable céleste.
6. A ceux qui se sont échappés de la charrette.
7. Des neurones hyper à l’algésie connectés.
8. La foi scientifique à double dimensionnalité.
9. Un ventre rond où gémit déjà l’univers.
10. Que se cache derrière ces deux chiffres ?

=

Sauvetage

J’ai marché vers Vénus, sans vers, que du bleu_____ Comment ai-je
osée_____ sur le bout d’une
mèche_____ A la poudre
d’onyx_____ Grèves composées d’un détonateur_____ L’uranium
appauvri m’a sourit alors_____ C’est simple on l’avait pas trempé dans
l’huile_____ Déductions légitimes_____ L’étoile de Celle qui
tient le monde en esclavage_____ M’a remise une pomme d’or et
déjà_____ donnée en pâture aux sages_____ J’ai vu des
milliards de poussières noires prédirent l’avenir_____ La plus brillante osera le grand
salut_____



Pas d'été

Vous avez été les soleils dans ma bouche.
Vous avez été des seigneurs de l'écarlate.
Vous avez été cinq mains sur un bourgeon.
Vous avez été les perles de la perception.
Vous avez été durant le printemps, des fleurs de pruniers.
Vous avez été parfois les princes du temple de la consommation.
Vous avez été loin de me voir ensorcelée.
Vous avez été des arbres purement déracinés.
Vous avez été ce qui fait parfois ce que je suis.



Bouche baie

...Au bout de quelques secondes...
...L'astre lui avait rendu son scarabée ...
...A la bouche baie de ...
...Dans toute recherche de Miss-terre la...
...Ce sont les bottes qui appellent les hommes...
...Les fouets ainsi chassent les nues...
...De courbes saphir au centre des seins...
...Massage de cyprine sans god à...
...Zéphir a ainsi tout insinué...
...A fond de gorge emblématique...
...Le vomissement semblait certain...
...A moins que, queues...
...Des claques postérieures recrachent...
...Le xxx d'une culture de chatte...
...Les petites filles savent à quoi s'attendre...



H.P non garanti

- Coup de boules sur zic acerbe.
- Ecorcher des bobos suintant...
- Andy vérol à saupoudrer.
- Eclaircir la vérité en H.P.
- Demander permission pour action.
- Enerrer les torsos et éjaculer.
- Saint-axique parlant : C'est prêt...
- Gronder des triques blondasses.
- Enculer et touiller des passant avariés
- J'accroche ma peau au vestiaire.

=

Vain-création

Mais voilà qui est plus violent : Des étincelles roses pétillantes dans l'encéphale.

Des câbles durant l'amarrage ont alunis les lèvres en croissant.

Nécessité de créer l'empêchement afin de s'élever, telle est la question ?

Et la question est peut-être car toucher le fond, avec glaire, excréments, menstrues et urines garantissent le bon coup de talon.

Puis revenir au coup de tatane en plein fessier en hommage à cette pute : l'histoire.

Vain-création n'est pas perduration

=

Les fous cherchent des amis dans des couloirs morts.

Des fumées les rassemblent par oubli.

Le grain de riz dans une meule de mégots

=

L'armoire a tiré son tiroir au miroir.

Une cible glacée pour une balle de feu.

Des costumes ne jouent plus le Je.

=

Les grands pins frémissent de joie

Car les nuages les chatouillent

Seul, le vent pourrait savoir pourquoi.

=

Immaculée conception

/Si bible ne sort son trépied/

/Le corps/bible se désavoue/

/Une immaculée conception, c'est féminin, non ?/

/Madeleine, une tresse d'aubépine, sera crucifiée/

/Son fils naîtra de son sens/

/La clé plantée en plein cœur/

/Des sonnettes de geôliers en guise de gué/

/Afin de s'échapper n'éteignez pas le rayon de lumière/

=

En ronde monotone

-Boucles d'oreilles-Jeu en esse-La pulsion danse-Lors-Transgression- Par trop admise-Jet en force-Mouille mon limitrophe-Des journaux se donnent-Intime-Moelle-Os-Ophélie en son trône-Vous ne souillez rien-Virgule votre nuité-Tourne la droite vers la gauche- Et-Inversement-

=

Gipsy queen

*Le gital dorée à la merde*Acro à la merde*Je lui ai bien explosé la tronche*De plus*MDR*Il s'est plaint*Balance*Ses cousins débarqueront*Lorsque l'on me libèrera*Un fusil à pompe à canon jouissif*La police que j'encule au passage*Collectera leurs éclats d'entrailles*

=

CHA !

-Essayer d'écrire sous la morve.
-Prendre le parti des fous/sages.
-Discuter d'astres qui communiquent au cul.
-Surveiller les yeux bleus voyous.
-Toiser son torse bombé qui pourrait impressionner.
-Fixer les barreaux qui nous fixent.
-Et dire CHA ! Et fuck au personnel soignant.

=

EGO SUM QUI SUM

... Faisant tout pour pousser à bout...
... Ne donnant pas de soins...
... Il est alors arrivé que des malades...
... Cercle d'insanités diagnostiquées...
... Qui cependant s'entraident...
... Mais...
... J'ai frappé à coup de poings...
... Puis pris un tampax bien rubis, bien usagé...
... Et sur la porte de ma chambre/cellule...
... J'ai écrit : EGO SUM QUI SUM...
... Le personnel n'a pas compris...
... J'ai traduit et reçu ordre de retirer ça...
... En nettoyant, j'ai pensé : pourquoi pas avec la langue ?

SAMUEL ICO - *Un avant-goût de la mort crachée au kilomètre*

La fille a une gueule quelconque mais un cul potable. Elle doit avoir dans les 18 ans et elle est fringuée gothique à la limite du pitoyable. Je lui dis de s'asseoir sur un des fauteuils que j'ai récupéré chez un mec mort tandis que je vais chercher de quoi boire dans un frigo rouillé qui me vient de ma mère, morte elle aussi.

Cette jeune andouille a lu mon 1^{er} roman. Un truc assez trash que j'ai pondu en 1 mois, entre deux crises de dégoût et de folie presque ordinaire.

Mon éditeur m'appelle toutes les semaines parce que je refuse de faire le boulot de promo qu'il me demande et pourtant, les ventes ne cesse de grimper sans que je me casse le cul à alimenter les salons pourraves de bouquins ou les branlettes de rades à thèmes.

Je sors du frigo, une bouteille entamée de whisky puis reviens vers elle avec deux verres que j'ai chopé dans un évier.

Elle me regarde de ses yeux vides (du moins est-ce l'émotion qu'elle essaie laborieusement d'y faire passer) puis tripote la couverture de mon roman comme si elle cherchait à le faire éjaculer.

« Un avant goût de la mort craché au kilomètre ». En voilà le titre. Ni plus mal ni mieux que ma vie qui défile.

Quand je lui tends son verre, elle se coltine d'un léger sourire en même temps que je me vautre dans un second fauteuil planté en face d'elle.

On ne trinque pas, j'ai horreur de ça mais je l'entends baver des mots qui dégoulinent jusque sur le lino de l'appart.

- A la mort. Dit-elle, conne à en vomir. A l'avant goût de votre succès grandissant.

J'ai une furieuse envie de lui coller une beigne. Serre du poing autour de mon verre, avale la mixture irlandaise achetée à prix discount.

Elle trempe ses lèvres violettes dans le whisky. Grimace un quart de seconde. Reprend sa pause de groupie au rabais et ajoute :

- Je ne vous imaginez pas comme ça. Je suis touchée d'être là avec vous. Vous invitez souvent vos lectrices ?

- Oui, grognasse. La dernière a fini menotté à mon lit. La lèvre supérieure ouverte. Une dent cassée en biseau. L'air effrayé, les yeux agrandis de trouille et d'incompréhension.

Et je lui répétais : « Ce n'est qu'un jeu. A la fin, tout va revenir normal. Ce n'est qu'une fiction que tu dois vivre. Un avant goût de la déchéance. »

Mais la fille (Carole ? Anita ? Qu'importe...) s'est pissée dessus et j'ai dû la frapper une nouvelle fois puis la bâillonner parce qu'elle commençait à vouloir crier avant de lui planter mon engin dans son corps tandis qu'elle tournait de l'œil et que je la ramenais à la réalité.

C'est vrai ? Je me demande. Est-ce VRAIMENT ce que j'ai vécu ? N'est-ce pas dans mon prochain bouquin ? Est-ce que toutes ces images ne sont qu'une invention de ma part ?...

Et la gourde insiste.

Elle veut que je parle.

Que je m'occupe d'elle.

- Vous n'êtes pas bavard. Vous... nourrissez un certain mystère.

Je termine mon verre. M'en sers un de plus. Arrive à prononcer :

- Je ne te tuerai pas. N'aies crainte. Je serai doux avec toi. Tu ne mérites pas de mourir.
- Page 36. Me répond-elle. Quand Glasko prend la main de cette fille seule. Seule et droguée. Qu'il l'emmène hors de la boîte de nuit. Qu'il l'écartèle dans sa voiture alors qu'elle est en train d'avaler sa langue. Qu'elle se paye une crise de...
- NON. Je hurle. Cette fille est passée hier et elle était parfaitement lucide. Elle a joué avec ma bite un peu plus d'un quart d'heure avant de repartir sans promesse de revenir. JE NE TE TUERAI PAS. Je hurle de nouveau. TOUT CECI N'EXISTE PAS.

Cette fois, elle me fixe, inquiète. Semble même reculer dans le fauteuil. Sa tronche quelconque. Son cul potable.

Je liquide mon deuxième verre. Je transpire.

Mon entrejambes est humide. Poisseuse.

Mon froc est trop serré. Pas adapté à l'instant.

Elle arrête alors de tripoter mon bouquin. Se demande sûrement si sa chance ne tourne pas. Et qu'elles vont être mes prochaines paroles et pourquoi je clignote du regard comme si les spots de la boîte de nuit continuaient à me griller les rétines.

Je suis un écrivain.

Je commence à avoir du succès.

Mon éditeur me téléphone toutes les semaines.

Je ne me souviens plus de mon nom.

- Vous... vous allez bien ? Me demande-t-elle, prête à lever le camp.

Mais je repense à ce que j'ai maté sur Internet.

Une vidéo où une fille (14 ? 16 ans ?) se fait sauter par un cheval. Et ce type, ensuite, qui baise une poule. Qui la trucidé. Qui jouit à l'intérieur de la poule morte. Et toujours cette fille (13 ? 14 ans ?) qui vomit pendant que le cheval lui éjacule sur le visage. Pendant que le cameraman gueule : « SALOPE ! AVALE TOUT ! ARRÊTE DE DEGUEULER... ». Et je l'entends encore. Et je me resserre un whisky discount et je vais sur un autre site. Un blog où des jeunes niquent des vieilles. Où les vieilles sont un avant goût de la mort. Où ça crache du foutre au kilomètre. Où...

- Attends ! Je fais. Je vais te dédicacer mon bouquin puis tu vas partir. Je dois appeler mon éditeur. J'ai du boulot, putain ! Kess tu crois ?... Hein ! Kess t'imagines ?...

Alors, il y a un bruit sourd. Mais ce n'est que mon cœur qui cogne comme un damné.
Qui frappe. Qui uppercut. Qui veut sortir de sa cage et crever là, par terre. A mes pieds.
Nerveux, je cherche un stylo dans la pièce. En trouve un près d'une capote usagée (avec qui l'ai-je utilisé ? Y avait-il quelqu'un avec moi ?) me re pointe vers la fille gothique.
Après avoir posé son verre sur le lino, elle se lève puis me tend le roman, page de garde.

- « Pour Anette. » me dicte-t-elle. Merci.

Je la dévisage. Ai la sensation que je vais mourir. Que je vais éclater de rire et mourir.

- Ok. Je dis. Après, tu te casses. Parce que je ne vais pas te tuer. Je vais seulement te regarder foutre le camps avec ton allure à la con puis je vais téléphoner à mon éditeur et je vais lui parler de tout, sauf de toi. Parce que tu n'es pas intéressante. Que tu n'as rien compris à ce que j'ai voulu dire.
Rien.

Elle n'ose pas répondre. Murmure quand même quelque chose. Une sorte de : « Vous êtes odieux » mais je ne veux pas entendre. Je focalise sur la page de garde. Sur le stylo qui écrit malgré moi :

« Pour... A...nette. Qu'a rien pigé. » puis je claque le livre et je lui fais signe de se barrer.

Je ne sais plus mon nom, bordel !

Je suis un écrivain.

Un type qui monte.

Et je n'aurai pas dû frapper l'autre garce.

J'aurai dû être gentil avec elle.

Non !

J'aurai dû parler du frigo mort et de ma mère rouillée.

De mon père inconnu.

Du sexe humide et désireux.

De la viande faisandée.

De...

La porte d'entrée de mon appartement claque et j'émerge de ce que je n'ai jamais pu faire.

Dire.

Ecrire.

J'émerge et je suis seul.

Le stylo me crame le bout des doigts.

Je...ne... l'ai... pas tué.

Le stylo devient brûlant.

Je ne sais plus mon nom.

J'ouvre la bouche et j'avale le stylo.

Le téléphone sonne.

J'attends que l'encre m'empoisonne.»

SICK LUST - *Des larmes de whisky collant sur la commissure de mes lèvres craquelées*

Des larmes de whisky collant sur la commissure de mes lèvres craquelées.

Ai-je rêvé que je dormais ou est ce le temps qui déforme mes pensées ?
Un peu de répit aurait été bien trop facile.

Plus assez de force pour compter les traces de sang qui décore mon papier peint délavé et jaunit par tant de nuits d'insomnies enfumées.

Je ne pense même plus au futur cancer qui rongera mon œsophage.

Je suis réconciliée avec mes névroses.

Une brûlure au bout des doigts, ma cigarette vient de rendre l'âme et le mégot encore chaud rougit ma peau.

Si j'avais au moins le courage de me caresser, peut-être que l'orgasme endormirait ce corps endolorie par tant d'ennuie.

Ou alors descendre dans la rue et baiser la première personne qui passe jusqu'à s'écrouler sur le trottoir crade et mouillé.

J'aimerais tant me sentir en vie et non comme un légume sur lequel un économe vient de faire une coupe gratuite.

Epluché jusqu'à la moelle.

Et cette satanée bouteille de whisky vide.

Peut-être qu'on me retrouvera sur ce lit dans quelques temps.

Les miasmes de mon corps en décomposition avancée venant chatouiller l'odorat de cette conne de concierge.

Comme une invitation à venir découvrir un peu de morbide pour se rappeler que « oui c'est quand même beau la vie ».

Est-ce qu'on peut mourir d'ennuie ?

Est-ce qu'on peut pourrir de lassitude ?

Envie qu'on m'ouvre la chair du nombril au plexus et qu'un sexe vienne me fouiller, pénétrer cette cavité sanglante.

Sentir le foutre se mélanger à mon sang et flirter avec mes entrailles.

Ma tête qui ballotte au rythme de cette violation.

Les vibrations qui me rongent jusqu'à l'os.

Est-ce qu'un fœtus pourra naître de cette intrusion intestinale ?

Ce nourrira t'il de ma bile et des mes excréments ?

Petite moitié de moi tétant ma chair.

Le cordon ombilical entravant mes cuisses.

D'une divagation à une autre il n'y a qu'une pensée.

Amnésie éthylique

Océan de lumière noire,
cauchemar d'éther et de sable,
silhouettes embrumées et disloquées dans l'asphalte,
diaporama de visages distordues et criant.
Les échardes se faufilent sous la porte,
l'enfant sans tête les reçoit une à une,
l'œil ombilical scrute la nuit nostalgiquement,
à la recherche de sa matrice originel.
Amnésie éthylique,
orbites béants et vides,
matière visqueuse rampant sur le plancher,
l'indicible reste en suspens.

Le chevalier fantôme

Sa langue rentra dans la bouche de son amant... elle fondait et se laissait aller doucement à ses émotions... elle le griffait, le mordait, le pinçait... tandis que lui s'efforçait d'aller toujours plus loin. C'était son chevalier, comme elle l'appelait. Son chevalier. "Tu es le seul, à jamais maintenant". La première fois qu'ils s'étaient rencontrés, il lui avait dit qu'elle ne regretterait pas si elle venait. Mais elle était jeune, elle avait un peu peur. Alors elle n'a pas dit oui toute suite. Elle a attendu. Lui aussi. Il lui envoyait des lettres chaque fois plus courtes les une que les autres. Parfois elle ne répondait pas. Alors il s'impatientait. Il lui disait qu'il l'aimait, qui l'attendait. Parfois même, elle ne recevait qu'un point d'interrogation gravé dans le papier comme dans la peau. Elle lui envoyait dans ces cas-là, la photo d'une femme nue.

"Je voudrais te déshabiller, te sentir t'évaporer sous mes caresses, embrasser tes seins qui durcissent, devenir toi... t'écouter respirer puis jouir, me frayer un chemin profond dans tes yeux... t'observer mourir... Je veux t'aimer même après la vie... je veux devenir ton chevalier, que tu sois mon âme..." Elle n'y répondit pas. Il s'impatientait et lui écrivit "Je veux te faire mal..." ""Mon chevalier", tu n'arriveras jamais à me faire atteindre ce que tu sais..."

Il serra ce message entre ses paumes et le détruisit.

Il sonna chez elle. Elle l'attendait, elle savait qu'il réagirait comme ça. Elle n'ouvrit pas tout de suite. Elle n'ouvrit pas du tout. Il défonça la porte. Elle était au bout du couloir. Accoudée contre le mur. Elle laissa glisser jusqu'au sol la serviette de bain nouée autour d'elle. Ses longs cheveux mouillés dessinaient des courbes sur son corps. Il arriva jusqu'à elle et la prit violemment, submergé de désir. "On verra bien qui est le plus fort" lui susurra-t-il.

Tout contre le mur, il la serrait. Elle retira les vêtements de son amant et découvrit son corps mince et élancé, ses jambes fines et puissantes.

Il longeait son corps avec le bout de ses doigts, puis avec ses lèvres en l'écoutant frémir. Il avait raison, il était le plus fort. Le chemin qu'il se fraya habilement n'était pas dans ses yeux. Il était plus bas, là où il était le seul à être entré. En un instant il devint l'Unique... le chevalier... son chevalier. Il allait et venait contre son corps. Ils transpiraient. "Oh oui je t'aime..." soufflait t-elle, comme la vague et l'île nue...

Il lui baisait le ventre, les cuisses, allait d'un bout à l'autre de son corps avec sa bouche. Puis elle se mit à pleurer. "qu'y a-t-il ?"

"je veux que tu sois l'Unique... protège-moi, protège-moi..."

Il ne comprenait pas.

"protège-moi des autres..."

Elle le tua. "Tu seras le seul... tu es à moi" dit-elle.

C'est alors que chaque nuit, après celle-ci, elle imaginait dans sa folie que son amant revenait pour elle, et qu'ils faisaient l'amour. Elle croyait le mordre le toucher, brûler ses sens, le griffer, mais son amant était mort, dans le couloir où il lui donna la vie.

Journal d'un assassin (scrupules)

De toute façon pour ce qu'il leur restait à vivre... Ils auraient très bien pu mourir écrasés par une voiture, ou même torturés... enfin une mort pas très agréable... je ne dis pas que celle que je leur ai fait subir c'était la plus douce, mais bon, ils n'ont peut-être rien senti. Avec un peu de chance...

Oh et puis après tout ! Même si leurs parents sont tristes, même s'ils sont au bord du suicide, c'est pas de ma faute. Non. C'est à cause de la société. Si elle avait fait de moi quelqu'un d'autre, ces deux gamins, ils ne seraient pas morts. Ou peut-être qu'ils n'existeraient pas. C'est aussi de la faute des parents, pourquoi est-ce qu'ils ont fait deux gosses aussi beaux, et pourquoi est-ce qu'ils les laissent aller dehors tard dans la nuit ? Hein ? Tout le monde le sait : des détraqués il y en a partout ! Faut pas avoir son bac pour ça, merde.

Et puis franchement, le gamin, il avait besoin de jouer avec son ballon dans la rue ? Parce que forcément quand on joue au ballon, il y a toujours un moment où le ballon il va rouler ailleurs qu'on l'avait prévu, et même des fois il arrive dans les jambes de monsieurs pas très gentils ou des monsieurs pas très clairs... c'est déjà arrivé... je ne dis pas que je suis des ces monsieurs -là, mais quand même... moi je dis que c'est la faute des parents. C'est un problème d'éducation. Ils l'ont bien cherché. Quand on joue avec le feu, on finit par se brûler.

Et puis en plus, les gamins, ils sont en sécurité là où ils sont, et puis ensemble. S'il y avait une attaque nucléaire, eux, tranquilles, ils ne risquent rien ils sont si loin sous la surface de la terre dans leur lit bien douillet, qu'il ne peut rien du tout leur arriver. Alors qu'on ne dise pas après "les pauvres enfants".

Non finalement je suis content de ce que j'ai fait. Ces enfants là avaient toutes les chances de mal finir, de tomber dans la drogue, tout ça, ils auraient entraîné d'autres avec eux, et puis ils auraient été à la charge de la société...

Et puis de toute façon, non, je ne m'en veux pas du tout. Et c'est pas parce que j'ai un verre à la main rempli de ciguë que je vais le boire et que je veux mourir. Pas du tout, je veux juste aller rejoindre les deux gamins, parce que finalement je les aimais bien moi. Ils étaient mignons tous les deux quand ils pendaient dans le vide. J'aurais dû les prendre en photo.

Bon, j'ai un peu soif...

Merde ! J'ai bu le verre... ah ! Ah !

IVRE MOU – *Un repas bien arrosé*

Je ne sais pas d'où l'idée m'est venue. Je sais que j'avais vu, il y a très longtemps « Les Nuits fauves », que j'avais pas mal lu le Marquis de Sade et que j'avais les sens très aiguisés depuis que ma copine m'avait offert « La Trilogie sale de La Havane » de Pedro Juan Gutierrez. Toujours est-il que cette idée me trottait dans la tête et que la discussion tournait autour de nos fantasmes.

_ Non, laisse tomber, disais-je.

_ Si, si. Vas-y. Allez...

Je lui racontai tout. Je lui expliquai que je ne savais pas trop pourquoi j'avais ça dans la tête, que j'y pensais souvent. Que je ne voyais pas ça comme une perversion. Et je sentais au fur et à mesure, que mes explications allumaient d'étranges feux dans ses yeux, que ses lèvres s'étiraient d'un petit sourire vicieux et ironique. Elle finit par se blottir contre moi, à devenir féline. Je voyais sa poitrine qui se gonflait de désir.

_ Tu veux qu'on le fasse ? me susurra-t-elle à l'oreille.

_ Tu as envie ?

_ J'ai très envie.

Je me levai et enlevai mes fringues. Je m'allongeai sur le lino.

_ Je sais pas si ça va venir...

Elle ôta son pantalon et fit rouler sa culotte. Moi je bandais à mort en la regardant faire. J'étais ivre de désir. Ce qui allait se passer était insensé, et pourtant je voyais tout venir, irrémédiablement. Je tremblais sur le lino sans savoir si c'était le froid ou si l'excitation prenait possession de mon être. Elle s'approcha de moi, debout, et, tout intimidée, plaça ses deux pieds proche de mes oreilles.

_ Je sais pas si je vais y arriver...

_ Essaie...

Une lueur de vice empourpra son regard. Trois gouttes d'urine me coulèrent sur le visage. Je souris. Elle venait à moi. Son ventre se raidit un instant puis se décontracta et tout un flot se déversa sur mon visage, s'arrêta de nouveau puis reprit sans discontinuer. Moi, la bouche ouverte, j'en avalais le plus possible. C'était chaud, c'était dense, ça sortait de son ventre, je voulais tout avoir en moi. J'avais le visage et les cheveux trempés. Une grosse flaque entourait ma tête. Je reçus ses dernières gouttes avec gourmandise. Mais un tout autre liquide perlait sur son sexe. Elle s'agenouilla dans sa propre urine et m'offrit un délicieux nectar gluant et je lapai jusqu'à la dernière goutte. Elle laissa ensuite ses genoux glisser dans la mare qui nous entourait et prit mon sexe dans le sien. Les yeux révulsés, le déhanchement frénétique, je la regardai partir dans des sphères lointaines, avant de rejoindre, moi aussi, cet univers étrange de jouissance absolue.

Je ne me rappelle pas de ce qui s'est passé ensuite.

LASHOZ - *Vision onirique d'une prophétie auto-réalisatrice*

Je mâche et rumine mes démons comme des clous rouillés,
je veux manger la carotte, briser le bâton, et jeter le boulet.

J'ai cherché, j'ai fouillé, j'ai tenté d'allumer la lumière
Mais je n'ai trouvé qu'un pétard mouillé et la poussière de ma chair souillée.

A chaque tentative d'envol, mon nez percute le sol et ma vue est brouillée.

Comme une ambulance folle à la sortie d'une école le destin dérape puis fonce pour m'écrabouiller.
Allez tiens buvons ces verres de nitroglycérine et allons jouer au rugby.

Ne me demande pas à qui profitent ces crimes, je vomis sur ce qu'ils publient.
La bourse est devenu la météo de la vie,
une boîte à image est branché sur le nombril des petits,
on boit du pétrole et on créé des maladies.

C'est jamais trop précis la Poésie de la prophétie,
est-ce possible que la vérité oscille entre les grosses crises de doute, l'impossible et le proscrit ?

Ma rage s'épanouit dans la crasse de mon boom cœur et dans la moiteur de mon turbin,
je vomis sur les hommes, crache sur les femmes car j'aime les humains.

Seule la mort réveille les sentiments, donc faut pas te louper,
autour de ton corps tes proches se sont regroupés,
et comme toi ils restent bouche bée...
...la tête enregistre encore des informations après avoir été coupée.

Je me vois tout nu devant un grand feu bleu et mauve au milieu d'une forêt,
tatoué, doué, fou et loué, muni d'un collier de dents de poulets et d'un fouet.

J'observe la contrée, le croissant de lune devient bague,
je drague l'horizon qui ondule et me nargue.

Je divague, la divine terre fait des vagues, je devine d'où vient cette vaste blague.

Puis j'ouvre ma bouche, géante et béante,
avale une tempête de pierres, où se mêlent des pendules,
des cerbères, des fientes de fentes, et des dagues.

Après cette digestion assassine et burlesque,
sur les rives d'une rivière de sirop de d'hémoglobine venant de l'est.

Mon corps se liquéfie et pénètre dans les racines gigantesques
d'un arbre monstrueux au facies funeste qui s'abîme et qui s'affaisse.

Hier, je réaliserais mes rêves et demain j'ai pris le mauvais chemin.

Dans la 7^{ème} dimension, je médite et m'installe dans l'axe,
évite les extrêmes en place qui périssent et gâchent leur mérite, puis je me relaxe.

L'éternité c'est maintenant, ça fait un moment que je prend mon temps,
je suis prêt, on a le bon plan, le bon franc,
le bon clan et le cran
pour prendre le vent et aller de l'avant.

Tu ne peux pas le croire ?

Donne une baleine aux piranhas et tu verras comment on ricanera,
on en a marre de devoir se nourrir d'espoir et de vie banale,
rester dans le noir à respirer des pots d'échappement pour atteindre le nirvana.

On a des colis piégés dans le bide,
l'enfance nous a laissé des rides,
et c'est quand tu chutes sans fin dans le vide
que tu es forcé de quitter la chrysalide.

<http://www.pasdeschiffons.com>
<http://lashoz.pasdeschiffons.com/>

ALAIN MARC - *La Fin d'un siècle ! — Final*

... ASSEDIC ANPE

Convo
cations

Enregis
trements

On ne résoud pas :
ON GÈRE

Jeunes Minima
 Sociaux

ON GÈRE ON GÈRE

Chômage
Licenciements

Quartiers et problèmes

ON GÈRE ON GÈRE

Vols Agressions Incendies

Misère et Vagabondages
intérieurs

ON GÈRE ON GÈRE

Descente
dans l'enfer
du désœu
vrement

Sans
Logement

ENCORE UNE FOIS ON GÈRE

MAIS JUSQU'À
QUAND ?

...

~ o ~

— UNE PENSÉE
QUI STAGNE
EST UNE PENSÉE
QUI POURRIT —

~ o ~

... TOUS
DEVANT LEURS ORDI
NATEURS

Véritable SIDA
Mental !

...

~ o ~

... MOYENS

i.n.s.t.i.t.u.t.i.o.n.n.a.l.i.s.é

.....

que se dotent les plus forts

pour dominer

LES PLUS FAIBLES !

...

~ o ~

— ÉLECTIONS
PIÈGES À CONS —

~ o ~

... LA DÉCADENCE
COMMENCE AVEC LA VICTOIRE

NOUS VIVONS MAINTENANT
SOUS LA DICTATURE
DU F - R - I - C

...

~ o ~

... Aujourd'hui
En France
Partout
ON FAIT LA QUEUE
Pied à Pied
Dos à Dos
Pendant Plus d'Une Demi
-Heure

LE CAPITALISME
N'a Plus Rien
NON Vraiment Plus Rien
À Envier
aux Pays
de l'Ex
Union
Soviétique !

...

~ o ~

— PLUS JE FAIS L'AMOUR
PLUS J'AI ENVIE DE FAIRE LA RÉVOLUTION
PLUS JE FAIS LA RÉVOLUTION
PLUS J'AI ENVIE DE FAIRE L'AMOUR —

~ o ~

... Le MALAISE
d'une Géné
Ration

N'Est Que le Résultat
de la NÉVROSE

de celle qui l'a

PRÉCÉDÉE

...

~ o ~

... On ne s'Aper
çoit pas
Que Quand on Achète
au Moindre Prix
Ce sont les emplois
eux aussi au moindre prix
que l'on
favorise

On ne s'Aper
çoit pas
Que Quand on Achète
au Rabais
Ce sont les emplois
eux aussi au RABAIS
que l'on
favorise

On ne s'Aper
çoit pas
Que Quand on Achète
Jetable
Ce sont les emplois
eux aussi JETABLES

QUE L'ON
FAVORISE !

...

~ o ~

— NOUS NOUS FOUTONS DE LA SOCIÉTÉ
ET DE SA PRÉTENDUE MORALITÉ —

~ o ~

... Croissance
toujours
et encore
plus
de
croi
ssance

la croissance
continue

un monde tou
jours en croi
ssance

Mais la croi
ssance
telle qu'on nous la
présente
serait plutôt en dé
croissance...

~ o ~

... Aujourd'hui

l'enfant est devenu

ROI !

...

~ o ~

— NOUS SOMMES
LE POUVOIR —

~ o ~

... Société de Conso
Mmation
Ob
Sédée
par l'A
Pparence...

~ o ~

... Et dire que
les Causes
de la Mondia
lisation
sont Conjonc
turelles
et Poli
tiques
bien plus
qu'Éco
nomiques...

~ o ~

— FRONTIÈRES = RÉPRESSION —

~ o ~

... les Personnes
qui ne se plient pas
aux règles très strictes
de la
socié

té
sont très vite reléguées
au rang
des Perdants !

...

~ o ~

... et On Dit Qu'on est en
Démo
Cratie... !

...

~ o ~

... AUJOURD'HUI
on est dans une
Civili
Sation
qui Projette violemment

l'Homme

HORS DE
LUI-MÊME

Voir :

« Quelques notes sur l'écriture de Méta / mor / phose ? et sur d'autres poèmes de même acabit » in *Interlope 4*

<http://alainmarcecriture.free.fr/lapoitrineetranglee.htm>

<http://alainmarcecriture.free.fr/poemesadirectarevues.htm>

<http://lapoesiedoitquitterlabeaute.hautetfort.com/>

...

AXL CENDRES - *Au comptoir du grand amour*

La première fois que je l'ai vue, Daisy m'a fait penser à un pot de Nutella ; parce qu'elle donnait envie de mettre les doigts dedans et de bien les lécher juste après.

Elle était assise au comptoir d'un bar, seule.

Il y a trois raisons pour lesquelles une femme s'assoit seule au comptoir d'un bar : soit elle sort avec le barman, soit elle fait le tapin, soit elle attend le grand amour.

Le barman était trop indifférent pour être son mec — même s'il avait déjà dû passer un rapide moment avec elle —, et une femme qui vend son corps a une noirceur indélébile dans les yeux. Daisy ne l'avait pas. Daisy attendait donc là son grand amour, et j'ai décidé que ce serait moi ; du moins pour cette nuit.

Je me suis assis à côté d'elle, j'ai commandé un demi, et comme son verre à elle était presque vide, j'ai fait signe au barman de la resservir.

Elle m'a souri comme si j'venais de lui offrir un diamant de deux carats.

« Merci », elle a dit. « Moi c'est Daisy. »

« Moi c'est Donald », j'ai répondu. Alors elle a ri. Femme qui rit, femme à moitié dans ton lit. Enfin c'est ce qu'on raconte.

Daisy m'a demandé si j'étais nouveau dans le coin, parce qu'elle m'avait jamais vu. J'ai dit que j'étais juste de passage, et que je créchais à l'hôtel d'en face — le genre d'hôtel où t'as plus de chance de trouver un cafard mort qu'un chocolat à la menthe sous ton oreiller.

« Ah, j'le connais bien ! » elle a fait. Tu m'étonnes.

Je lui ai posé des questions sur ses envies du moment et ses rêves pour plus tard. Faut toujours éviter de parler du passé à une femme qui s'assoit seule au comptoir d'un bar. Elle a toujours le fantôme d'un papa qui levait facilement la main ou d'un tonton qui l'avait baladeuse.

On est restés jusqu'à la fermeture. Et j'ai même pas eu besoin de lui demander de me suivre.

Dans le noir, Daisy a embrassé mes lèvres, léché ma langue et mordu mes dents. J'ai suçoté le bout de ses seins, j'ai pétri son ventre et j'ai trempé mes doigts dedans.

Je me suis délecté de sa mouille, onctueuse et salée. Mon Nutella à moi.

Elle a dit : « Allume la lumière, j'veux voir comment tu m'aimes... » Alors j'ai mis du jour dans notre nuit. Et l'ombre d'un instant, pendant lequel je labourais ses hanches avec les miennes, je suis devenu son grand amour.

J'ai poussé une gueulante quand j'ai joui dans le creux de Daisy, je l'ai entendue dire je t'aime et je crois bien que c'était vrai.

Je me suis écroulé sur les draps humides, Daisy a allumé une cigarette et elle a fumé doucement, en silence — on devrait donner une médaille aux femmes qui savent se taire après l'amour.

*

Daisy n'était plus là quand je me suis réveillé le lendemain matin. Peu de femmes ont la classe de savoir s'en aller. Daisy l'avait.

Et ce soir ? Ce soir Daisy retournera s'asseoir à son comptoir ; qui sait, peut-être bien qu'elle y trouvera le grand amour.

GILLES GRIMAÎTRE (de Crève dans ton vomi) - *Parti sans baiser*

Abruti par une musique de Noël, il ferme sa gueule aux lueurs du flou artistique.

Un type grand et mince et fort et beau s'amène devant la semi-porte minuscule pour donner son excroissance vertébrale à la première personne du singulier.

"53 francs" s' imagine-t-on. Qui plus est, son angoisse retentit dans le centre commercial des Mouillettes. Il est loin de chez lui.

"Je suis loin de chez moi" s' imagine-t-on. Alors il sort son arme et se tue.

...et la vie a repris ses couilles.

Un sosie apparaît et disparaît.

Il n'a plus envie d'entendre les jérémiades scatologiques de son collègue alors il rentre.

Dans l'ascenseur, il fut heureux, l'espace lointain compressé le rendait si fort. Evidemment qu'il aurait violé sa concierge si elle n'était pas portugaise. Il criait qu'il s'était fait arnaquer.

"La baise est une arnaque" s' imagine-t-on. Il a crevé sous le pus du mariage et sa femme lui demande quotidiennement un massage au VIH.

En fait la vie est trop vaste pour être quoique ce soit; dans un récit pareil, ce genre de BANALITE est puni par inadvertance.

Il parlait de sa chienne, de son cancer, de ses enfants, de sa veuve. Il parlait à voix basse et montrait l'argenterie de ses doigts (soyeux à la base et traîtres sur le sommet).

Il est mort, s' imagine-t-on.

Oui, sa femme se doigte toute seule maintenant.

Sa femme, la seule femme de ce récit, se fait violer un soir d'automne par un illuminé quelconque.

Arrêtons-nous quelques secondes sur l'absurdité de ces détails.

Voilà.

Reprenons.

Il a vécu une vie merveilleuse, sans terrorisme, sans décadence, sans tyrannie, sans génétique. Tout ceci, il l'a vécu. Il se nourrissait d'avoine et de lait entier. Comme si la fierté d'avoir été vivant ne lui faisait plus honte.

Il mâchait l'odeur du vide intersidéral sans savoir si cela signifiait un décès ou une shoah.

Comment aurait-il pu inventer sa vie si celle-ci était un tant soit peu réelle?

Il s'installe sur une chaise pendant une centaine de jours. Ce n'est qu'après qu'il part au travail dans une entreprise incroyablement quelconque. Il crève plusieurs fois et se retrouve dans le bureau du patron. Les murs sont sombres, le mobilier pauvre et le bruit faible. Un tableau noir (entendons-nous: une toile noire) sur un mur. Le chef de service déboule de la petite encadrure noire et noire avec de la merde dans les mains.

"La merde infantile" s' imagine-t-on. Tout se portait à merveille avant que la Tumeur ne se propage. Putain, c'est qu'elle ne le voulait pas, ce petit con! Lui et son futur sexe. Il s'en servirait pour violer des trous, refiler son SIDA, juter sur de jeunes cheveux blonds, galvauder de vieux squelettes amoureux.

Il en faut... mais pas ici.

Et puis il le niait, même si sa religion la lui imposait. Sauter avant de mutiler. C'est facile, tout le monde est consentant.

Lecteur, ne lis pas entre les lignes.

Tout ceci n'est en rien l'extravagance de mon cru.

Les mots ont bizarrement le SENS que mon histoire veut leur donner.

Lui et Elle.

Ce n'est pas Adam, ce n'est pas Eve.

Lui rêve, Elle subit.

Peut-on parler de rêve? Doit-on parler de rêve? N'est-ce pas un mélange de réalité loupée (oui, loupée) et de pensées inexistantes (oui, inexistantes)?

C'est surtout une bien belle merde pondue par un rédacteur qui s'étonne d'en arriver là.

Il fouillait du regard le creux de ses deux mains et sentait une affectueuse caresse provenant de l'intérieur (non, pas l'intérieur).

Il cherche, il fouille, il gratte, il creuse. Est-ce l'œuvre de Dieu?

Dieu n'existait pas. A la place, un vulgaire QUADRUPÈDE mort puait dans l'Enceinte de sa maison.

Son odeur restait inexplicable et pourtant si intense qu'il enquêtait sur sa mystérieuse naissance.

Jusqu'à présent, il ne jugeait que par ses actes et non par des investigations professionnelles qui relient forcément à des questionnements.

"Les questionnements c'est tabou" s' imagine-t-on. C'est ainsi que sa mère en vient à la conclusion d'agir par la répulsion. La problématique est évitée et la simplicité se complexifie par d'étranges envies de se poser des questions, tout le temps des putains de questions.

On dirait que c'est ça le but ultime de chaque crevard vivant...

"J'ai envie de beau. De flammes flasques et généreuses qui entourent la paume de nos mains. J'ai envie de larmes verdoyantes et symphoniques, des larmes si puissantes que chaque rêve de chaque citoyen se fonde sur leur présence. Elles et les vies qu'elles préservent. Car c'est ce que l'existence nous offre. Ce à quoi elle nous prépare tant bien que mal. Des montagnes russes en loop. J'agite ce que je peux agiter. J'agite physiquement ce que je peux agiter. J'aurai voulu les garder, ces foutues larmes de bite, je suis certain qu'elles m'iraient à merveille. Le silence s'articulant autour de moi m'indique que rien au monde, rien dans ce luxe pourtant vanté à plusieurs reprises, rien au monde ne me donnera cette occasion-là. Ce n'est pas pour rien que dans le mot "envie" il y a "vie". En effet, dans quel contexte pourrait-on avoir envie d'être en vie? Précisons que dans une situation pareille l'envie se traduit par le rêve, un rêve chimérique, la frustration extrême, le fantasme illusoire. Alors qui serait en mesure de souhaiter vivre pour de vrai?"

Ta gueule.

Le vagin de la Femme vomit son excroissance vertébrale. Il fait nuit dans le centre commercial, le gardien de nuit se tait et offre 53 francs au rédacteur pour son silence.

Trop tard.

crevedanstonvomi.canalblog.com ou alors myspace.com/grimaitregilles

Haché menu - *Toi tu dormiras pas pas d'cachetons pour toi*

Encore l'matin. Encore ça r'commence.
Ça r'commence par une alarme. Encore.
C't'alarme qui sort du coma. Un réveil ils appellent ça!
Comme pour entrer dans un rêve; comme si j'étais éveillé, déjà.

Alors j'remplis l'boyau, la boillasse à nourrir,
La boillasse qui s'tord, qui réclame cette conne,
Qui s'fait r'filer toujours la même merde,
La boillasse que j'gave de c'te graisse bon marché.

Après j'lave ma peau, c'te peau moite qui colle, qui pue,
La peau éponge qu'expulse la nuit...
J'comprend pas c'corps.
La nuit ma tête rame se r'tourne et c'est ma peau qui goutte qui sue.

Qu'est-ce que j'donnerai pour voir là-d'ssous,
Voir ces trippes bad-tripper
Mes yeux tiens,
Ça me r'pos'rait sûrement de m'voir d'l'intérieur.

Ça pue tellement au dehors qu'la boillasse la cervelle doivent s'enfiler,
S'essorer entre elles pour m'faire la peau baver.
Alors ça goutte. Ça colle.
Alors j'irrite. J'arrache.

Une fois qu'le chimique c'truc bien liquide qui lave vite fait bien fait
Remplace l'odeur d'la nuit, j'm'attèle à l'expulsion...
J'jamais compris.
C'te brosse qu'on s'fourre dans l'bec, ce rince-chicos...

J'le fais pas exprès j'te jure ça part toujours trop loin,
La brosse dans la tête dans l'cul,

Ça manque jamais faut qu'j'l'expulse ce p'tit dèj',
C'truc pas digéré qui r'ssort via les chicos prélevés...

J'comprends pas j'comprend jamais.
Ils sourient tous, tout les matins.
L'matin ils sont là: tous ils sourient.
J'les comprend pas j'les comprend rien.

Et toi...
Et toi tu vas l'bouffer ton sourire,
Pour venger pour tout ça,
Pour tout c'que j'fais pour toi j'te l'jure...

Ma brosse à chicos tu vas la prendre
Tu vas la sentir ta glotte s'faire balayer par ton renvoie
J'te f'rais gerber tout tes matins
Suer ta boillasse toute la nuit...

Sauf que toi,
Toi tu dormiras pas pas d'cachetons pour toi
Pas d'éveil d'éveil juste une alarme une qui s'arrête pas
Une qui sonne qui résonne...

J'te f'rai gerber, suer, sonner et résonner.
Nonstop...
A partir d'aujourd'hui, mon bon boss,
Moi j'démissionne, et toi... et toi tu vas baver.

<http://hachemenu.blogg.org>

CHAPITRE SIX - *Un pays*

Un pays qui emploie des sans-papiers pour édifier le centre de rétention dans lequel ils seront emmurés. Un pays où la justice fonctionne au quart de poil : un délit peut valoir une bastos facturée à sa famille.

Un pays dont le gouvernement de la République comprend un [*inspirer*] secrétaire d'État chargé du Commerce, de l'Artisanat, des Petites et moyennes entreprises, du Tourisme et des Services [*expirer*] dont l'hagiographie omet de mentionner le sillon qu'il a tracé au sein [*inspirer*] de la Fédération des Etudiants Nationalistes, d'Occident, d'ordre Nouveau, du Front National et du Parti des Forces Nouvelles [*expirer*] : de quoi ravir Louis-ferdinand Céline, édité par la Pléiade [parce qu'on doit honorer les Batards au motif qu'il écriraient bien : mais si tu veux, pour te rattraper - tu peux étudier Hortefeux].

Un pays où tu relaies par Yahoo les dernières directives du Département central de la Propagande et la tarification judiciaire qui va t'être appliquée va ouvrir une éclipse décennale dans ta vie, même qu'après tu aura tout loisir de te dire "*tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles*". Un pays où on joue à la roulette russe Cesare Battisti, les FARC & Marina Petrella. Un pays où les feux d'artifice de ton 14 juillet sont mitonnés par tes semblables, les yeux juste un peu bridés, aux poumons oxydés par les poudres de ton Grand soir.

Un pays où un décret du 1er juillet ["Voilà l'été !"] institue un fichier d'Exploitation Documentaire et Valorisation de l'Information Générale qui concerne - tout le monde, à l'exception de [là tu mets le nom de la star de ton choix même que tu penses qu'elle s'est particulièrement distinguée dernièrement] parce qu'"*il ne faut pas souhaiter la mort des gens, ça n'est jamais assez méchant*". Un pays où y a un local qui tue un entraîneur de volley américain parce qu'il est vilain, qu'il a voulu gâcher la fête et tout le travail de fourmi abattu par le Comité International Olympique et c'est pas Jacques Rogge qui va dire les véritablement vraies valeurs exhalées par les cendres de Coubertin dont même mon chat voudrait pas comme litière pour ses besoins.

Un pays où Big Brother veut te compter les pépins de raisin pas encore expulsés depuis ses nouveaux bureaux de Levallois-Perret parce que t'as claqué la bise à un parent qui discute en s'enthousiasmant d'RESF et des fichiers genre "Base-élèves" qui va questionner la rentrée des poucets ["kikou t'es né ? kiki ta nationalité ? kéké le français ?"]. Un pays qui n'est pas une dictature : tu le saurais si tu te demandais, des fois, si "*la dialectique peut casser des briques*". Un pays où lors des opérations de collecte de sang [*peu importe : l'EFS ou la caravane où tu vas quand t'es étudiant et affamé, parce qu'après pour pas que tu tournes de l'œil, ils te filent à grailler*], si t'es PD, par principe, bah c'est nan, ton sang on t'invite à le garder en dedans.

Un pays où le petit livre rouge, c'est comme les menstrues de - j'en sais rien moi, Carrère d'Encausse - pour un pitbull : le souverain bien et tout le baratin. Un pays où quand t'entends parler de "*patriotisme*

économique", ce qui te déclenche la petite mort, c'est l'idée qu'il serait possible, alors - un fantôme - d'être un traître. Un pays qui te donne envie d'aller voir ailleurs des fois que mon nom est personne y serait. Un pays où on te cause que si ton cousin s'est suicidé, c'est parce que ses gènes ça l'a pas fait ; si ton curé appelait "ça" t'aimer, c'est parce que ses gènes vectorisaient son chibre dans tes cavités. Un pays où, dans son fabuleux discours du 10 juillet 2007, un avocat d'affaire cite "De la démocratie en Amérique" comme s'il s'agissait du tout Dernier Testament - et qu'importe qu'Alexis de Tocqueville soit, côté face, l'un des théoriciens du rôle le plus éminemment positif de la France coloniale. Un pays où on empêche les chars d'avancer en se mettant devant.

Un pays où le peuple, on lui rentre dedans [*dommage pour les "tirs tendus" : ça le faisait bien bien. "Jean-François Bizot, "Underground", page 193 : Richard Deshayes - mate un coup la chirurgie faciale !*]. Un pays où, au moins - tu sais que tu n'as le droit à rien. Un pays où on te faire croire que tu as droit à tout ce qui n'anshlusse pas ton voisin, élevé à 99% de chances dans le principe "*ce qui est à moi est à moi ; ce qui est à toi est négociable*". De toute façon, ça te fera les pieds - ça t'apprendra à croire que ton voisin, rmiste, chef d'entreprise, syndicaliste ou fonctionnaire, c'est un fainéant qu'y pense qu'"à fainéanter et à bombancer", un évadé fiscal, un bêta-bloqueur ou un privilégié.

Un pays où on n'a pas l'hypocrisie de se flageller avec les droits de l'homme. Un pays où on reçoit le "*Guide de la grande révolution de la Grande Jamahiriya arabe libyenne populaire et socialiste*", on l'invite parce qu'on va pas se faire suer pour des infirmières bulgares, un médecin palestinien d'autant plus qu'il a créé un prix Mouammar Kadhafi des droits de l'homme pour récompenser les bons et les gentils. Un pays où il y a des opportunités de marchés, des niches d'investissement, des centrales pour réduire la dette publique : si la polémique se tasse, peut-être qu'il y aura moyen, en faisant pas trop de vagues et en rééditant une version de Tintin au Tibet compatible avec l'Empire du Milieu, de décrocher des Berluti tombées du camion. Un pays où l'avocat de Charlie Hebdo est également celui de Clearstream. Une dictature où le travail forcé n'existe pas. Si Kouchner dit qu'il existe pas en Birmanie, tu peux être sur qu'il le trouvera pas là-bas. Et bernard il est du genre à être droit dans ses bottes quand Mac Tyer et Mac gregor demandent "*levez les bras si vous êtes forts*". Un pays où le directeur du journal de *ta* Libération parle de la "*race*" juive.

Un pays où la politique de l'enfant unique, elle dégorge quand la terre danse au Sichuan parce qu'il fallait construire vite et pas cher et pis après tout, suffit d'en faire un autre de marmot puisqu'il n'y a rien que la stérilisation ou l'avortement décrété du sommet ne permettent de réguler, pas vrai ? Un pays où, sur appel d'Omar bongo Odimba le Titan, un secrétaire d'Etat mulhousois [*qui croit que la France à Fric est partie pour le Grand nulpart parce que golgoth 2007 il l'a promis et y fait toujours kikidit*] se retrouve à présider les cérémonies d'anciens combattants alors que "*Zao*", y connaît pas : mais "*La coloniale*", y a de grandes chances [*des fois qu'il faudrait chanter avec les troupes*]. Un pays où, pressé d'aller à canossa, Raffarin, le type le plus important du monde après Hervé Morin, se presse en col Mao. Un pays où le ministre de la défense, qui ne pourrait jamais l'assumer, ne te protégera jamais contre l'intérêt de sa carrière. L'est pas du genre à se dire "*poussière retourne en poussière*" : il est important, vois-tu [*si tu lui dis que la République est une femme à laquelle ça fait lurette que les politiques mettent la fièvre pendant des heures façon stakhanov lors de ces tournantes qu'ils appellent "réformes", ça va découenner. Mais tu pourras toujours demander un joker et appeler Mélenchon : c'est Massiste. Il va te sauver*].

<http://melodyhauntsmyreverie.blogspot.com>

PAULE GOSSELIN - *Un épisode xxx*

Je me doutais bien, cher journal, que tu aurais envie de prendre des nouvelles de moi... Que tu aurais envie d'avoir de mes nouvelles sensuelles, de moi et de mon amant le capitaine... Je te raconte donc mes dernières vingt-quatre heures, très chaudes, très érotiques, très lumineuses... Cher confident intime, toi de qui ne je pourrais plus me passer! Ô ma douce moitié... Le souvenir de ce petit moment m'enivre encore et j'ai toujours l'odeur de mon capitaine sur ma peau...

Dernière journée commune, hier, pour mon capitaine et moi. Ouf! Il part en voyage. Ouf! On s'échange des petits présents, certains rigolos, d'autres plus intimes, plus profonds... Le genre de cadeaux d'au revoir qui vous incitent à vraiment avoir envie de vous revoir... Tendres et vulgaires, amusants et nostalgiques... À mon bureau, c'est là que nous sommes. Endroit désert. Ouf!

Il fait chaud, il fait beau, il fait vraiment beau et notre loisir favori, notre plaisir commun, c'est se balader, longer la mer, partir doucement, de la musique enlevante plein les oreilles... Du classique? Pourquoi pas... Du rock, hummm... Du blues? De la musique du monde? Rien que le choix musical du jour nous amuse, quoi! On se dit... On part en ballade? Oui, il fait un temps radieux, alors, pourquoi s'en priver... Ces rares moments d'intimité sont précieux, convenons-nous, sans même ouvrir la bouche...

On roule jusqu'à une plage magnifique, si près de nous que s'en est déconcertant! Des kilomètres de marche sur le sable et tout et tout, culottes courtes, moi j'ai les pieds nus, camisole, ambiance délicatement torride, un peu sordide, même, pour un doux jour d'adieu... Et ce raffiné soutien-gorge qui dépasse un peu, coquinement, de ma camisole... Des seins qu'on devine voluptueux et généreux, accueillants. Dentelle noire et plaisir interdit, des délices, quoi!

Le capitaine et moi marchons une bonne demi-heure au bord de la mer, sans vraiment être ensemble, sans être main dans la main, comme les couples romantiques conventionnels, mais tout de même unis par la pensée, par le physique, par l'âme. Nous arrivons près d'un petit ruisseau qui coule et coule gaiement, qui explose presque de bonheur dans cette nature qui s'extirpe d'un printemps bien frais et trop long pour enfin pénétrer dans les premiers beaux jours de l'été. Nous sommes au cœur d'un endroit en retrait, calme, donnant soif de passion, de proximité avec la nature, d'intensité brute, vitale. Une envie lubrique de se rapprocher de la nature nous envahit, mais longuement, ce désir s'immisce en nous, longtemps, il escalade nos corps, notre désir grandissant. Pour l'instant, on ne profite que du moment présent, au gré du vent.

...Mais insidieusement, presque perversément, c'est un site qu'on sent, rien qu'à l'odeur, qu'il peut être follement excitant. Cet oasis est propice aux ébats... C'est une petite voix à l'intérieur de moi qui me suggère ces pensées, maintenant plus qu'évidentes, presque inévitables! Des pensées bien sexuelles, génitales, pour être honnête. Et les petites cascades, l'eau qui ruisselle doucement, les bourgeons qui verdissent... Hummm... Le divin soleil qui plombe : il fait très chaud! Mademoiselle se rafraîchit donc les pattes dans le petit ruisseau, de l'eau fraîche jusqu'aux genoux, de l'eau glacée qui caresse et qui trouble les sens. De douleur? Non... Plutôt d'envie.

Mes mamelons pointent à présent en direction du ciel tellement c'est froid et... c'est véritablement bon! Je les sors donc de leur écrin de dentelle pour les laisser s'exprimer librement. Je me permets sournoisement un petit toucher au membre du capitaine... Très ferme lui aussi... À l'image de mes seins réveillés.

Une belle petite guerre s'amorce. Lui, jeune et magnifique, moi, plus expérimentée, féminine et sensuelle. Ça promet. Peut-être le pense-t-il aussi? Je n'en sais rien, car le silence fait grimper notre excitation encore et encore. Moi, Mademoiselle, je le pense, oh que oui, ça promet, mais je ne l'exprime pas. Cette idée s'exprime simplement, si distinctement, dans mon entrejambe.

L'amorce de l'activité corporelle est une tendre série de baisers où nos langues se conjuguent admirablement. Ses lèvres sont de soie; elles recouvrent les miennes toutes en poésie. C'est sublime, déjà. Quel effet que ce désir naissant prêt à éclore, cette folie sensuelle prête à prendre son envol...

Les lèvres du capitaine poursuivent leur exploration dans mon cou, dans mes cheveux et l'eau recouvre toujours mes pieds froids pendant ses chauds baisers. La scène est délectable. De longues minutes à goûter la bouche de l'autre, la découvrir, l'embrasser tout en sentant le plaisir dominer cette envie pudique, d'abord, de baisers.

À ce point, sincèrement, mes jeans, région lèvres du bas, sont déjà bien humides. L'effet Capitaine sur Mademoiselle. Mes petites culottes déjà mouillées traduisent l'attirance très forte que j'aie pour lui, mon bel amant. J'enlève donc, dans un premier temps, mon pantalon, devenu encombrant à ce stade. Voici donc Mademoiselle en petites culottes, roses à pois noirs et en soutien-gorge noir de dentelle satinée. Mon capitaine, lui, mon cœur, est en caleçons. Jeans recouvrant les genoux. Fabuleux et juvénile t-shirt de Jimi Hendrix. Nous rions en ce moment; petits sourires libres et insouciantes.

Je suis mouillée, et lui, est bien en érection... Sérieusement en érection... Il me dit doucement dans l'oreille presque en la léchant : "Montrez-moi ce que vous savez faire de votre magnifique bouche, mademoiselle". On se vouvoie toujours, le capitaine et moi. Ça pique notre envie de l'autre, l'aiguise, la propulse. Et c'est vrai que ma bouche est pulpeuse et gourmande... Toutefois, je commence manuellement. Avec ma main, que je glisse dans ses boxers déjà un peu humides, pour être totalement franche, toujours les pieds dans l'eau, je prends son pénis exquis et jeune et le masturbe un peu... Je lui lèche d'abord les couilles en lui caressant les fesses. Ma langue se promène d'un territoire à l'autre. Je suis une exploratrice. Je l'explore. J'aime lui goûter. Les saveurs du capitaine sont ravissantes et me font voyager du désir à l'excitation extrême jusqu'à une tendresse inégalée.

Et doucement, je lui pince les mamelons tout en dirigeant ma bouche vers sa queue. Je le suce très chaudement, très délicatement, presque amoureux, m'attardant pour l'instant à son pénis entier, sur la longueur. Petits vaisseaux sanguins palpables le long de son membre. Il ferme les yeux. J'aime. Lui aussi.

Les cheveux me partent au vent; les petites branches pointues nous piquent les fesses, c'est follement excitant tout ça... Parfaitement conscients qu'on pourrait nous surprendre, nous poursuivons notre ballade érotique tout de même, car impossible de reculer : c'est si bon!

Je lui lèche les couilles et la queue... Je m'élançe ensuite vers l'extrémité de son pénis. Et je le suce avec appétit, vigoureusement. Mes lèvres entourent son membre qui coule un peu, déjà, -il est si jeune - mais nous savons pertinemment tous les deux que nous n'en sommes qu'aux préliminaires. Et je

poursuis cette fellation délicieuse, encore, sans me répéter, parfois en m'arrêtant subitement pour lui cracher sur la verge, parfois en l'enrobant en douceur. Il va sans dire que je ne lui lâche aucunement les fesses ou les cuisses ou l'entrejambe durant cette fellation... « Ça vous plaît, capitaine » j'ose lui lancer... « C'est clair, Mademoiselle. » me répond-il...

Lui donner du plaisir avant toute chose, j'adore. Cette fellation dure et dure; il est si dur! Le temps ne compte même plus à nos yeux. Hummm... Là, il le voit bien ou le ressens, je suis vraiment excitée. Il introduit alors, soudainement, ses longues mains dans ma culotte. Il me caresse le clitoris, la vulve, les lèvres, l'entrejambe, mes cuisses. Mon capitaine me passe le doigt en profondeur, et moi, je le suce. Avec fougue. Avec abandon de soi pour l'autre et attention. Nous n'existons plus individuellement. Nous ne sommes qu'un en cet instant.

Ce qui m'excite le plus, c'est qu'il a de la difficulté dans les manœuvres qu'il me fait, car il est très excité. Juste dans sa respiration, je sens qu'il est prêt à m'éclater dans la gueule... Quelques secondes de sexe se déroulent, jusqu'à ce que mon capitaine, confus de jouissance, éjacule joyeusement, allègrement. Et j'adore recevoir sa décharge en plein visage. Pour me rendre hommage. Mon capitaine, sans m'avertir, tout en caressant mes seins et mes mamelons, coule d'extase. J'avale le tout, un délice, tout, mais il m'en reste sur le visage un peu...

Lentement, félinement, je me penche vers la rivière pour nettoyer cela... Je suis cambrée, toute coquine, vers l'avant, agenouillée, et il me réintroduit des grands doigts partout en moi. Me masturbe à souhait. Palpe mon clitoris, l'oriente, le désoriente. Je suis déboussolée. C'est un délice. Vraiment. Avec la rivière qui coule, le soleil qui plombe, l'eau froide à nos pieds, les seins très durs, très excités...

Et là, débordante de désir, pleine de cette montée incroyable et prodigieuse de sexualité brute en moi, à la seconde où cédant à ses caresses intimes excessives, je me prépare à exulter, mon capitaine s'arrête. Ouf! Moment étrange, balancé par un baiser mémorable et chaud, un baiser où la langue performe royalement. S'arrêter juste avant de me faire jouir, c'est... De la cruauté! Pensais-je un instant... Mais c'est si bon!

Il retourne à mes seins, touche mes cuisses, mes fesses et m'étend doucement le dos sur une roche. Il m'écarte, brutalement, sans me demander mon avis, et pose –dépose– ses lèvres sur et dans ma chatte rasée. Mon capitaine la lèche tout en réintroduisant ses doigts très fort en moi... Très creux. Il caresse mes seins me mange bouge en moi me passe le doigt. Hummm... Je n'en peux plus je me retiens mais ma fermeté devant cette avalanche de plaisir s'évanouit. Je lui cède. J'explose. Mon capitaine me propulse au septième ciel. Mademoiselle est au septième ciel. Le huitième existe-t-il? Peu importe, je l'inventerai directement de mon imaginaire dépravé et lubrique, que pour toi, mon capitaine. J'atteins un orgasme... qui ressemble davantage à un éclair, à ce moment où les sensations inondent mon corps et l'entièreté de ma personne... Moment exquis d'une rare beauté, d'une rare intensité. Durée non fixe dans le temps, car le temps m'apparaît flou et vague au fil de cette extase torrentielle. Vraiment, je suis une amante de la nature!

Voilà, le petit adieu entre moi et mon capitaine, célébré magnifiquement, à son image. Sans promesse ni tristesse. Un orgasme tout en soleil. Une fellation lumineuse et divine. Un petit bonheur pervers, presque, car c'est aujourd'hui que je le perds...

Requindor - *Ame à vendre cinq euros garantie un an*

Ame à vendre cinq euros garantie un an

le néant
reste toujours là
quelque part
dans le creux d'une cellule dans un son dans une rue
descendant mon échine
paradant
carcasse réfugiée carbonisée
métal en flamme aux yeux effacés

ce bruit de fond
qui m'appelle—
il veut me vendre sa force
offre promotionnelle
il s'échappe
lorsque j'essaie de me convaincre de sa norme
il ne veut rien d'autre que ma vie

pareil au meurtre
à l'obscurité.

Vele

je suis retombé sur un numéro de téléphone
ce soir
en première page du démon de Selby
un nommé Vele

je bossais dans un parking la nuit au bord de mer
cet été là
et je me souviens
je me souviens maintenant
ce type qui passait avec ses dreadlocks et sa ganja
il y avait toujours la même fille étrange qui le suivait
sa petite amie
il me semble
et ils passaient vers les 22 heures et restaient avec moi
m'aidaient à combattre l'ennui et la folle solitude après que mon chef soit parti

avec la recette du jour

il habitait Paris
vivait dans un hôtel ou un truc du genre
peut-être un squat et
j'avais passé du temps à essayer de me souvenir où j'avais bien pu noter
ce putain de numéro
alors que je vomissais la vie et essayais de me remettre de mes delirium,
alors que je portais des fleurs d'un camion vers un entrepôt pour un salon de tourisme,
alors que je frottais et frottais des casseroles géantes et envoyais à la poubelle des pots de mayonnaise,
alors que je manquais de me rompre la nuque sur le sol poisseux d'une usine à croûtons, cherchant le
juste équilibre sur mes chaussures de sécurité pour apporter un plateau
d'un endroit à
un autre.

j'ai souvent repensé à ce numéro

puis les voix se sont peu à peu tues
les flashes de mémoire estompés
la mort s'est révélée

et ce soir
le cul sur une chaise confortable
je regarde le numéro s'évaporer comme un ver
sans tension
ni attente.

Mère Noël

au centre commercial
dégustant un café à 2,10 euros
après m'être installé sur un banc rembourré de mousse
et tailladé
après avoir fait bouger l'appareil photo d'un homme qui me rappelle les albums porno de mon beau-
père
je vois arriver
une jeune femme
tout de rose vêtue
insouciant
avec une belle ceinture de diamants entourant sa taille

Radiguet posé sur la table
quel connard a bien pu dire que c'était un putain de génie
mon esprit a besoin d'autre chose
mon cerveau réclame
il hurle à travers les volutes bleues cancéreuses

je pose Radiguet
pose mon visage entre mes mains et fixe le comptoir à
dix mètres
dans l'attente de la lumière

la gamine rose se pose en face du photographe et de son
compère
pose son sac sur la chaise vide à sa gauche
et commence à parler
de son book
de ses projets
de sa vie de merde
de son boulot à mi-temps dans un restau
de la fatigue
elle le fait en fixant des yeux ses deux bourreaux qui sortent des photos géantes d'une pochette kraft

« j'ai un truc pour toi. Noël approche, et je pensais faire quelque chose de spécial pour l'occasion,
quelque chose avec toi, tu es la seule capable de faire ça » lui dit le moustachu
« mais ce sera un peu différent de ce que t'as fait jusque là, ce sera différent, comme un cap »
et sa voix égorge des moutons dans un ciel noir
« plus sexuel, tu vois, mère Noël sexy »

mon cerveau réclame encore et s'échappe vers des corridors invisibles
il hurle dans les grains d'acier monotones
fœtus noyé dans le corps d'une junky

j'aimerais le voir quitter ma boîte crânienne

« dimanche, peux pas »
« dimanche prochain, alors »

j'avale un verre d'eau
ferme les yeux
passe ma langue sur mes lèvres pourpres et sèches
me lève
avec la grâce d'un accidenté

prends la sortie
arrive sous l'acier et la voix qui décline les offres spéciales des commerces et les promotions
et mêlée à cette voix électronique
le fond d'une discussion,
quelques mots apparaissant comme des couteaux
sur un coussin

« je savais que tu l'accepterais, je le savais. 2000 balles pour une journée, c'est autre choses que de
frotter des assiettes pleines de merde, ma belle »
« c'est ton charme qui va tout faire, le mépris, l'indifférence, c'est fini, ma chéri, fini. »

Un peu de haine, ça fait du bien

un ami m'a invité à l'anniversaire d'une association culturelle parisienne ce samedi soir
sa femme connaît la directrice
son amie de toujours
et me promet une belle soirée
je n'ai rien à faire

ils ont transformé
les salles de classes en salles de « performances artistiques »
des suceurs de queue en collant moule bite aux crânes rasés y dansent sur des sons électroniques
des DJ avec des perruques roses déguisés en lapin y font danser des putes qui aiment discuter de
Kandinsky au café de flore
des guitaristes chevelus et bouclés expérimentent l'art brut avec la conviction que leurs merdes sans
nom intéressent le monde entier
« le monde qui est un hypermarché »
« Nous faisons de l'art
Nous sommes l'art »
gavroches fièrement posés sur des chevelures radieuses
lunettes cerclés de plastique noir
25 cl de bière pour 4 euros
et l'open bar est déjà passé
j'aurais même pas assez de fric pour me miner à mort et aller décorer les murs de frites ou poser une
gerbe sur un cadavre à la peau lisse
alors je suis le mouvement et arpente les salles
avec un peu plus de haine enveloppée après chaque visite
orchestre l'assassinat de mon âme
avec du sang.

je voudrais les voir mort.

même un rat à l'œil arraché
couinant de rage
prêt à attaquer
et à répandre la peste noire
est meilleur qu'eux.

Métaphysique ahahahahahah

laisser paraître au
grand jour
les éclats de ma conscience

pour deviner
ce que je ne peux être

sainement accroché à
la ligne funéraire
de l'existence.

**Parole d'un sage assis sur un banc buvant du vin plastique
et pointant le ciel malade en le faisant**

tous ces détails qui
font et défont
les vies—

toutes ces heures
à attendre son tour
devant un bureau municipal
devant une caisse d'allocation familiale
devant un bureau de l'agence nationale pour l'emploi

il pleut
des larmes de deuil
dans un ciel
sans goût
sans odeur
et chaque nouveau pas
annonce le combat
contre la peur
contre la haine
la violence des puissants.

dans cette boîte à parole
meurtrière
qui te rappelle
que le monde n'a jamais été fait pour toi,
avance
avance encore et toujours
avance jusqu'à ce que tes pieds n'aient plus
la force de te saluer—

ne perds jamais
ne gagne jamais
n'écoute jamais les paroles éparpillées
derrière le rideau du crépuscule.

il est souvent préférable de fermer
sa gueule
plutôt que de ne rien dire.

Absence d'amour absence de baise

la moitié d'une bouteille de Bailey's
trois capotes en poste restante
perdues quelque part dans mon jean

ai bu, regardé, tenté
ses cheveux poussiéreux
ses histoires fades
ses paroles ethniques
mon incapacité à aimer

ai parlé,
retourné, caressé de l'air
rapproché par l'ivresse et la solitude
l'amour est mort depuis longtemps
il lance des balles scintillantes dans la pièce
et attend que je foute le camp.

Mirage traumatique

grande sœur
le ciel tombe
électrique
mouvement d'art qui se dissipe
derrière
l'écran de rose

et ce gaz douloureux
devant nos marches conflictuelles
formant son léger écrin
de flamme violette
sur ta vie
sur ma vie
bougeant comme la victoire logique de courants glacés

mais je continuerai
grande sœur
tant que je peux
à plonger mon corps
dans l'obscurité
de l'océan
grande sœur
abandonnée derrière le ruban rouge
de la clairière.

JOURS DE COLERE/GRRR ! - *capables de tuer père et mère*

Je dépose mon argent
Je gère les imprévus
Je gère ma trésorerie
Je me protège
Je protège mes moyens de paiements
Je gère mes comptes à distance
J'utilise ma carte
J'organise mon budget
J'utilise mon argent
Je fais opposition
Je paye par virement
Je suis mon compte

J'épargne librement
J'ouvre un Livret de Développement Durable
Je constitue un capital
Je plan-épargne-logement- je PEL
Je plan-épargne-retraite-populaire - je PERP
Je plan-épargne-boursière - je PEB
Je place en bourse
J'ouvre un CTO ou un PEA
J'actionne par Internet, j'obligationne par filbourse
Je m'abonne à INVEST-STORE INTEGRAL

Je souscris des OPCVM
J'assure le suivi de mon épargne
Je protège mes proches
J'assure mes biens
Je fais valoir mes droits
Je loue un coffre fort
Je finance ma consommation
J'emprunte pour l'habitation

J'encule mon banquier.

La vie s'annonce belle :

Après les subterfuges, détours, zigzags et circonvolutions, voici le temps des angles droits, des césures nettes, sans bavure, des coupes au carré, des chlacs ! des chlicks ! sans souillures, tranchés net dans le vif du sujet...

Ça rigole plus, ça inonde, ça gicle, ça purule, ça dégueule, ça vomit caca sent pas bon...

Voici le temps des sabres, des couteaux, des lames affutées sur le dos de la bête...

On s'en donne à cœur joie, à cœur vaillant, à cœur de pierre, de paul, de jacques...

Voici le temps des assassins, des funestes, inévitables néfastes, navrants meurtriers, tueurs égorgeurs éventreurs équarrisseurs de nos destinées, dépeceurs de nos étoiles, malfaisants...

Voici le temps des ombres, des pénombres, simulacres, spectres et vampires...

Le sang va gicler, se répandre, s'épandre...

L'Ensemencement des âmes grises a commencé...

Les Semailles des succubes se préparent

Arrosées du sang des ignorants, vierges, candides, ingénus, chastes innocents bons pour l'abattoir, prêts pour l'abattage en série...

La récolte sera bonne... la terre est fertile, le terreau productif, le fumier abondant...

La vie s'annonce belle !

Parce qu'ici, c'est moins pire que là-bas

Cette manie qu'on les cons de comparer le pas supportable et le carrément insupportable, l'horrible et l'horreur, de comparer des pays occidentaux où les libertés sont parfois malmenées à des pays où la liberté n'existe pas...

Sous prétexte que dans certains pays on tabasse à tours de bras impunément le moindre couillon qui lève un sourcil, on devrait « relativiser » et se réjouir qu'ici il y n'y ait que quelques « bavures » de temps à autre...

Sous prétexte que là-bas, dans d'autres pays, tous les politiciens et tous les flics sont corrompus (du pied), on devrait accepter et se réjouir qu'ici, dans nos beaux pays, nos hommes (et femmes) politiques et policiers ne sont pas tous pourris jusqu'à la moelle et capables de tuer père et mère et chômeur pour asseoir leur pouvoir et qu'il en reste même probablement encore deux ou trois relativement sincères et intègres?

Sous prétexte que dans d'autres pays du monde-même-pas-libre, il n'y a même pas d'étudiants ou d'infirmières (ou quand y en a c'est la misère noire), il faudrait « relativiser », accepter et se réjouir qu'ici chez nous, dans le monde libre, des Compagnies Républicaines de Sécurité balancent des torgnoles à des jeunes qui manifestent dans la rue pour une meilleure école (bon, c'est vrai qu'ils sont un peu neuneu de manifester pour ça...), matraquent avec une belle conscience professionnelle sur le capot d'une voiture un intermittent (de merde) jusqu'à lui péter toutes les dents, et dispersent à coup de lance à eau des groupes d'infirmières qui disent simplement leur mécontentement?

Ici, chez nous, dans le monde libre, on a des syndicats, on peut manifester dans la rue, faire grève, c'est légal, on peut dire des gros mots sur un blog, critiquer le système et le Président si on veut,

même le pape (quoique là, heu...aujourd'hui, heu...là quand même, heu... critiquer oui mais dans le heu respect des gens, des biens, des opinions, faut pas froisser ni le costard ni la chasuble, ni le turban, pasque, heu là heu tu vois, quand même, merde ma bagnole quoi !...) mais bon, ce pays est encore une démocratie, encore une république encore laïque (heu... là heu..bon, ouais heu ta gueule !)

Bref, tout est légal, en tout cas, nous avons élus démocratiquement des gens (qui généralement portent bien la cravate et parlent correctement) qui ont institués, en notre nom, des cadres légaux, tamponnés par toutes les autorités, cadres dans lesquels tout nous est permis : dire des gros mots, écrire des conneries sur un blog, critiquer le président et la religion (heu là...heu bon, heu dans le respect...de lapin etc.), le tout sur l'air de : « catharsis par-ci, exutoire par-là !...lalala !!! »

Dans le cadre: c'est bien et c'est bon pour la société

Hors cadre: c'est mal et c'est nuisible à la société

Alors, si on ne veut pas que ça devienne aussi pire que là-bas, il nous faudra accepter de faire quelques petites concessions, n'est-ce pas, de fermer les yeux de temps à autre...

Une liberté sous contrôle, certes, mais une liberté quand même, pour le bien de tous et la sécurité de chacun...

Une liberté par défaut quoi, pas une liberté de droit, mais une liberté quand même, drapé dans l'étendard de la peur (métaphore de merde et alors ?)

Donc, petit, retiens bien ta leçon:

1 Bien sûr qu'ici, avec nos petites libertés surveillées (pour le bien de tous), c'est mieux que là-bas !

2 si on n'est pas content d'ici, on va là-bas, sans aucune petite liberté même surveillée (pour le bien de tous).

3 si on veut quand même vivre ici, on prend ses petites libertés même surveillées (pour le bien de tous) et on ferme sa gueule.

Répetons ensemble:

« Parce qu'ici, c'est moins pire que là-bas ».

Grrr

<http://joursdecolere.over-blog.com>

Véronique Z. - *Dans les forêts géologiques*

Petits dressés sur la pointe des pieds, se démènent, hissent la tête.

Peine perdue. On passe au travers. Canifs piqués dans nos chairs molles.

On s'approche près, on s'en étouffe même, qu'importe tu ris et moi avec. Vies entrechoquées, déconcertées, faufilees derrière les rideaux de fumée, encens, odeurs de bouffe, lit défait, musique en boucle.

Elle s'envole éphémère, comme on vit dessus.

S'en retourner quelque part allégés meurtris, sans prénom en collier, sans candeur, occulter les mémoires, les jours de nos folies affamées, seuls à s'y croire.

Écran de jours. Des jours entiers sans souvenirs. De jours sans pieds à se tenir droits, penchés à l'intérieur. De jours oubliés, cabossés sans racines.

Sur le fil nos faux-pas sont signés, ratures survivantes ancrées, se malmènent, s'abandonnent, silences, désordres, jusqu'aux éclaboussures.

Visages se répondent- en contre-champ -, se rejoignent se fondent , soupçons de souvenirs, sur le même fil.

Corde raide nuits sans lune, équilibriste, funambule, chercher des réponses aux questions *non formulées*. Sans merci, pâture à malices.

En bas des montagnes russes quand je coule à pic, sans boussole ni planisphère, cœur apatride, terres étrangères, un beau jour possible qu'aucun ressac ne me ramène.

Un jour sans phare possible qu' la corde cède.

Rebords de précipices, prisonnière des desseins, continuer en pure inconscience, souffler sur la flamme défaillante, aux fins fonds de nos obscurs.

Avancer à l'aveugle.

Vaillante, docile.

A tâtons, cœur à l'ouvrage.

Un fil scintille. Vacille.

Il y a longtemps sur une rive fin fond équateur. Les lianes agrippaient les coeurs, les branchages entravaient les chemins. On avançait sous les feuillages épais, cherchant le rai de lumière.

Fallut-il fuir ?

Les flèches nous atteignirent.

Pleine cible.

A jamais attachés.

Il y a longtemps ou est-ce hier ? Dans les forêts geôlières le temps s'étire, se perd sous le soleil immuable, entre les ronces et les grands palmiers.

Nous sommes-nous égarés ? Avons-nous craint la mangrove ? Qu'elle ne nous avale ? Tout crus, corps et âme ?

Il y a longtemps ou est-ce hier. L'immensité obscure aspire les mémoires.

Les tram', les trains nous appellent.

Nous transportent d'une rive à l'autre, de roulements en battements, de soupirs en souvenirs.

Espérance.

Amnésie.

Faut-il suivre les voies ferrées ? S'enfuir, loin des labyrinthes en vert.

Vertige.

Moiteur.

Traces de soufre sur la peau échouées.

Nous voici désarmés.

Affamés.

Habitué aux mouvements des rails, rompus aux itinéraires à l'arrache, jungles voraces, cités désincarnées.

A jamais attachés.

JEAN GORZAR - *la vie qui recule*

la vie qui recule (2008)

je suis mort à Paris dans une nuit de vipère
j'ai vu bernard kouchner s'éprendre de ma mère
il était 5h30 et j'avais dévissé

la dernière capsule
j'ai dit dans un souffle : "c'est la vie qui recule"

Le lien qui nous sépare (2001)

Aux flambeaux acides et noirs, mouchetés d'heures anciennes
Le lien qui nous sépare, la voix, encore un sacrifice
Aux temps las, prélasse-toi chant fou
Qu'il éclate le crâne ! Qu'il saigne le visage !
Car où se trouve l'harmonie ? Donc.
La mer et l'infini faux ne suffisent plus, s'ils eussent suffit...
Aux larmes chéries, aux dents blanches, aux flamboyants yeux,
Aux airs effarouchés, aux reins meurtris et quoi
Encore un sacrifice.

Aux riens, qui pèlent aux lignes infimes de nos peaux
Les plissures enfanteraient les fleuves, et en nous,
Mais c'est une infamie que d'y croire
La force
Elle doit être salie, roulée, cramée
Mais c'est une infamie que de salir le vide
Le souffle anéanti, comme moi, l'humanité perdue se bourre
Le ventre et tout ce qu'on peut bourrer
(Je connais bien l'humanité)
De lambeaux, derniers, fécaux, en chute.

Mode et cet eros

je suis à la mode
sur le ciel chauffé
par tes yeux de soleil
ma petite allumée

les nuages s'érodent
comme de vieux rochers
tu n'as pas ton pareil
pour pouvoir m'arracher

du sol et des syllabes

cette pression me fouette
les cils tu me caresses
tu me tiens en laisse
et je me rends, docile

je suis à la mode
c'est entre elle et la mort
que se joue le supplice

je suis à la mode
sur le ciel chauffé
par des yeux de soleil
ma petite allumée

c'est mon mot sur le temps
pieds de nez d'enfants
on n'voit pas qu'on glisse

sur le tapis de sang
tout au bout de ce bord
de notre précipice

je suis à la mode
c'est ma victoire tranquille
sur ce long défilé

je suis à la mode
sur le ciel chauffé
par des yeux de soleil
ma petite allumée

<http://paulfreval.over-blog.com/>

JEAN-PAUL GAVARD-PERRET – *Miroir des déserteurs*

"Il me fallait faire quelque chose d'important : j'ai dormi" (Joël Vernet)

L'écran est le point d'aboutissement de tous les médias de masse parce qu'il fixe au plus haut degré la sidération simulée. La marge de manœuvre que prétend ouvrir face aux grandes chaînes (le mot n'est pas anodin, même s'il semble si naturel) télévisuelles les territoires plus "privés" de l'Internet n'y change rien au contraire : l'autonomie est de moins en moins possible. L'écran propose par principe une captation qu'il soit interactif ou non. D'autant que l'interactivité n'est qu'un leurre : elle est pré commandée, nous contraint en une mise au norme et en abîme. Tous les prétendus interstices de liberté sont gardés. Le principe relève de l'ordonnancement et non d'une mise au travail de l'imaginaire sinon contraint et forcé. Ce dernier s'y fourvoie en se réduisant à n'est une poubelle à fantômes au sein d'une transmission faussement mutuelle de messages dont la réciprocité devient infime et ce même (ou surtout) sur les sites de rencontre : chacun y apporte ce qu'il n'a pas afin de l'offrir à l'autre mais pour le profit de l'envoyeur.

Le désir de l'internaute (qui devient rien d'autre que spectateur devant son propre écran- ne serait-ce que de lui-même) est happé, vidé, coagulé dans une série a-sémiotique. Il n'existe pas de réelle participation si ce n'est celle qui se joue ou qu'on se joue à travers la fascination de sa propre image par jeu de bandes avec celle des autres et ce qu'on montre de soi. N'existe qu'un mécanisme de vidange et de compactage au même titre. L'imaginaire y est à la fois purgé et gavé de produits périmés ou qui n'ont jamais existé. En effet, les agencements de l'écran se produisent sous formes de flashes, de condensations d'histoires et ou d'informations qui ne produisent que des trous noirs de sens. Tout s'emboîte dans tout sans trame signifiante. Dévidés les uns après les autres, les programmes télévisuels mais aussi les pages web se trouvent englobés dans une compulsion de répétition qui crée un gouffre où vient s'engloutir l'être, sa pensée, son imaginaire. Le plasma électronique cristallise l'information pour la dissolution du sujet ou sa métamorphose en objet. Celui-là est pris en une masse virtuelle de plus en plus dense. Dès qu'il est pris dans cette nasse, il implose et ne peut plus s'arrêter tant il est soumis et se soumet à une dématérialisation et à une miniaturisation (cette dernière dissémine et

dissimule de manière de plus en plus perfides les agents implosifs) sans cesse accrues du monde par extension simultanée et conséquente du champ de la massification.

L'image fascine car elle se donne - surtout sur le web - comme un électron libre. Elle feint toutefois de se présenter comme l'opposée au principe de masse. Il y a pourtant en fin de parcours une mort catastrophique qu'on ne soupçonne pas forcément tant elle est lascive et lente. Aller jusqu'au bout de l'image revient en effet à flirter - voire plus - avec la catastrophe. A ce titre et simplement dans le monde de la finance, les traders ont prouvé jusqu'où le débit de réalité pouvait mener avec par exemple la perte de 5 milliards d'Euros par la banque française "Société Générale". Comment éliminer l'abus lorsque tout y invite sous le sceau d'une déréalisation du réel ? Dans cette gigantesque déterritorialisation, en cette emprise du virtuel, aucune arme dissuasive ne peut jouer avec efficacité puisqu'il existe de moins en moins de retour au réel. Au pire (ou au mieux) on le court-circuite. On ne compte plus sur les sites de rencontres (dont le plus célèbres d'entre eux : "Meetic") ou sur les réseaux dits de type sociaux ("Facebook") celles et ceux qui se contentent d'une pure exhibition de façade. Beaucoup se contentent dans le second cas de proposer leur défilé de mode nombriliste et dans le premier de rechercher d'aventures à bon compte et par procuration. Meetic voit fleurir un nombre considérable d'abonnés mâles en périodes de vacances au moment où dans une société encore très machiste, les maris envoient femme et enfants en vacances. Mais désormais on ne trompe plus l'autre avec un corps mais avec une machine qui bientôt peut-être pourra offrir de cet autre une image en 3 D.

Tout fonctionne ainsi sur la liquéfaction, la liquidation de l'altérité. Elle est déjà en solde perpétuelle chez beaucoup de nos "partenaires". Exempté de la dissuasion de la tromperie effective surgit une nouvelle forme de double vie facile à assumer puisqu'elle n'est pas doublée de sa réalisation grandeur nature... L'univers se recroqueville sur un investissement amoureux d'assignats dévalués. C'est entrer dans l'univers non de la panne possible mais de la fulguration : la fulguration par le vide. "Désérotiser" (ou auto-érotisé), le rapport humain effectif ne sert bientôt plus - et tant que les méthodes d'insémination restent encore aux balbutiements - qu'à reproduire le genre humain. Que constate-t-on déjà ? De plus en plus de femmes et d'hommes vivent seuls dans un "jeu" d'annulation de l'autre. Le corps même du médium propulsant sur son réseau l'être le bloque, ceinture, sature, satisfait, cloue. Et de fait, croyant nous maîtriser nous nous dissuadons d'exister. L'écran prend en charge ce que nous renonçons à assumer. Branchés nous sommes en panne. Mobilisés nous devenons immobiles. Le corps est soufflé, balayé et progressivement il ne répondra à aucune tension imaginaire sinon celle d'un imaginaire importé.

Plus que jamais nous devenons des consommateurs broyeurs de nos vies par l'usage de "produits" déréalisées, métaphorisées. Le "corps du contrôle individuel" (Wells) prend donc de nouvelles formes grâce à l'efficacité optimale et les progrès de ses méthodes informatiques et électroniques. Nous déclinons plus que jamais vers l'état de marchandise qui elle même décline sur une autre dans un immense système d'escaliers. Sous couvert de personnalisation le système qui nous séduit et que nous croyons fortement intime suscite une neutralisation du sujet. Nous pénétrons dans l'ère du sommeil aussi affectif, intellectuel que sexuel (en dehors de l'auto-érotisme). Quel temps faudra-t-il avant de réagir ? En aurons nous encore les moyens sans tomber dans ce que Léo Scheer proposait en attendant la prochaine catastrophe collective : "Profitons-en pendant qu'il est encore temps : dormons". Les sites de rencontre parlent en fait d'un désastre. Pas n'importe lequel : notre propre désastre affectif que nous programmons. Chacun croit ainsi que "Madame Bovary c'est lui" et que "l'enfer c'est les autres". Nous ne voyons plus comme Bruno Edmond l'écrit dans Dix-sept Têtes (Editions Diabase) notre "tête dominante" qui dirige notre recherche informatique sans voir celles qui se cachent derrière et qui représentent " des paysages que nous ne connaissons pas et qui comme toutes les choses neuves, inconnues, peuvent effrayer, laisser froid, indifférent". Elles sont aussi et surtout invisibles à nous-mêmes parce qu'on sent en elles le trop brûlant de leur inopportune présence puisqu'elles représentent un affect qu'avec insistance sournoise nous refoulons.

A ce risque de la vie et du réel, l'être postmoderne préfère sa propre passivité et sa faiblesse. Il n'est plus, selon B. Edmond, qu'un "visage écran" dont le voyage initiatique sur le Net, derrière son apparente dimension fantastique, ramène à ses paysages les plus primaires puisqu'il faut bien malgré tout que le corps et le cœur exultent... Désormais la procuration semble convenir même si sous ce régime risque d'apparaître de nouveaux traumatismes. Mais pour l'heure l'écran provoque une "économie" (à tous les sens du terme) libidinale qui semble satisfaire et produire les effets espérés. Plutôt que de nous "changer en barque" (Bernard Plossu) pour traverser le vie nous optons pour cette "identité de réversibilité" (Idem). Les êtres qui viennent frapper à la porte de notre cœur et de notre corps via le Net le font de très loin. Absents ils peuvent nous rêver, nous leur servons d'alibis consentants sinon à habiter du moins à légèrer leur existence. Un tel régime de rencontre offre ainsi et la plupart du temps des séries d'images miroirs qui évitent d'affronter la vie comme puissance du dehors. L'autre devient élastique : nul besoin de se heurter à sa résistance effective. L'échange devient une simple distribution dans le vide des morts même s'il prend pour l'internaute une dimension quasi mythologique. Celui-ci réalise à travers les sites de rencontres ce que Deleuze prévoyait déjà : entrer dans l'enfermement en mettant du cortège dans notre

autoreprésentation au nom d'un principe fondamental : "je ne me rencontre pas à l'extérieur, je trouve l'autre en moi" (in Foucauld, p. 105). Surgissent en conséquence le pouvoir de s'affecter soi-même et un affect de soi par soi. Le Net, en ses sites de rencontre, ses chats et ses blogs, explore donc uniquement le non-rapport qui sépare soi de soi. Au "que puis-je savoir de moi ?", au "qui suis-je ?" de tels sites offrent aucune ligne de démarcation. Nos "je" restent cachés, font surplis et n'appartiennent même plus à nos coutures.

Certes la vérité n'existe pas : le secret fait partie de nous (et à bien des égards il nous échappe par le jeu de l'inconscient) mais avec de tels sites et plus que jamais il n'y a qu'une tête qui dépasse. Or, ce qui compte ce sont toutes celles qui se cachent derrière dans un mélange de pulsions et de réflexions, Et si le secret porte en lui son Fatum entre la lumière et l'ombre, l'intelligence et l'instinct, à travers la chair pensante aussi, Internet permet non de le dévoiler mais de le masquer encore plus. Plus qu'outil de communication, le Web est le contraire de ce qu'on imagine. Il ne possède pas ce qu'on estime qu'il recèle par essence. A savoir une fonction de nomination, de révélation. Il n'est à proprement parler qu'une image. En plus belle fille du monde (et même si on la farde) elle ne peut donner que ce qu'elle a : tout compte fait pas grand chose : juste le peu qu'on est. Bref on y avance masqué dans "un langage obligé" (Leliana Klein) qui nous inscrit largement en faux. Nous croyant libres nous sommes incarcérés en quête d'espoir de ferments réactifs à l'image que nous voulons donner et qui est souvent éloignée de nos images naïves et sourdes : celles que nous voulons cacher ou que nous ignorons. C'est pourquoi, de l'expérience intérieure qui feint de se dévoiler, il n'y a pas grand chose à tirer. Pas sûr qu'une certaine sagesse ou vérité y trouve son compte. En leur rhétorique spéculaire nos messages mettent au mieux en images tout un réservoir pulsionnel travesti qui n'ouvre pas à l'autre en une expérience vitale majeure. Le rapport à l'autre ne se raconte pas au niveau de nos fables d'internautes par lesquelles nous nous contentons de faire passer l'autre entre les mailles de ce que nous voulons cacher. Jamais l'interdit est interdit. Il est escamoté.

C'est, répétons le, le moyen de légender la vie intérieure afin de lui donner plus de consistance au moment où elle se joue dans le champ de la virtualité. Elle nous permet souvent de faire prendre nos ombres pour de la lumière. Et derrière le prétendu appel à différentes formes de complémentarités il est fort à parier que nous réclamons du même. On attend de l'autre qu'il s'accorde à notre pure contemplation. C'est pourquoi dans leur propension païenne les sites de rencontre ont à faire avec une forme de religiosité.. Il n'est pas question que la coque de notre scarabée éclate. A tout passage vers l'autre qui oblige au moins à un déhanchement nous préférons donc l'espace clos de nos frontières tout en nous offrant le vertige nécessaire qui nous donne l'impression

d'exister. Ce n'est là pourtant qu'une gigantesque foire à la ferraille mais d'où le fer est retiré. Reste un "vide", celui qui en latin veut dire "vois". Mais vois seulement ce que je veux qui dépasse de ma tête et surtout pas celles et ce qui se cachent derrière.

Le couple imaginaire-technologie remplace peu à peu impose la figure du créateur à celui de l'ingénieur et révèle une mise au pas des opérations symboliques ou créatrices au profit de procédures technocratiques disciplinaires "douces". Plus la technique est sophistiquée moins la marge de création est grande sauf à devenir soi-même un spécialiste de cette technologie au moment où cela devient impossible puisqu'elle échappe au pouvoir de conception d'une seule personne tant elle est complexe. La machine et ses logiciels introduisent ainsi la manipulation de l'imaginaire par une quincaillerie software qui nous dépasse et affaiblit des phénomènes d'invention qui doivent forcément se glisser dans ce qui convient de définir comme à des moulages.

Le pire reste à venir. De plus en plus le corps comme le réel sont laissés à l'abandon. Avec la prégnance de la sidération scopique l'imitation devient souveraine. La virtualité envahit le réel, le recouvre. Trouble jusqu'aux considérations les plus élémentaires : l'exemple des traders qui "pètent les plombs" devant leur arsenal d'écrans est là pour l'illustrer. On oublie que la virtualité sidérante est impossible à assumer à long terme même si l'être y joue son dernier retranchement et croit y trouver une décharge libidinale. Pourtant le scénario catastrophe ne fait que commencer. On est presque encore l'heure de son cinéma muet.

Toutefois l'on constate déjà combien le réel devient de plus en plus inassumable à une société qui gère sa perte une succession d'imitations de l'imitation et dont le "Wii" donne un bon exemple en ces feintes de jeu - tennis, base-ball, etc.. Là où le rapport entre le corps et la machine semble intime surgit un ordre d'aliénation du sujet. Il ne vit plus, il ne joue plus même s'il croit le faire : il est joué et entre dans un autre rapport au temps, à l'existence par un système qui sous couvert de libérer le sujet en lui proposant des possibilités extraordinaires l'emprisonne dans une succession de représentations de la représentation.

Surgit un décrochage de plus à plus flagrant du et au réel. La représentation fonctionne soudain pour son propre compte, sans système de références. Elle décolle du réel, en devient le trou noir mais habilement fardé. L'être est absorbé par un réseau qui tente sinon de le détruire du moins d'annihiler son retour au réel au "profit" d'une implosion que même les auteurs de science-fiction n'avaient pas imaginé. Arrive le point où ce n'est même plus la machine et ses logiciels qui tuent le sujet, c'est lui tout seul, de sa propre initiative qui va se

faire capter dans un monde virtuel d'attraction et de séduction rendant le réel comme inopérationnel. C'est un véritable suicide. Un suicide programmé là où les êtres projettent leur image désincarnée dans un jeu de dissuasion dont ils sont les victimes aussi innocentes que volontaires. Mais peuvent-ils faire autrement sinon à rêver d'un "An zéro" plus que jamais improbable dans un univers où l'utopie n'a plus de place : elle est remplacée par son fantasme.

L'emmerdement sacré

Ignominie des heures creuses, des vies creuses comme s'il n'y avait que des trous dans le fromage de tête. Et les rats du monde qui se battent pour s'en tartiner d'abondance ! C'est vrai qu'on doit tellement puer la connerie! Un vrai régal pour ces bestiaux!

Je vis entourée de nature, fleurs, arbres, petits zoïaux et compagnie et je m'emmerde. C'est très joli mais je m'emmerde, je m'emmerde, je m'emmerde à crever.

En ville aussi je m'emmerde. Trop bruyant trop puant trop fréquenté.

Chez des amis je ne m'emmerde plus parce que j'en ai plus. Ils m'emmerdent et je les emmerde. Chacun voudrait refaire le monde à sa manière. Trop compliqué et fatigant.

S'emmerder tout seul au moins ça n'emmerde personne

A cheval, en voiture, allongée ou sur pieds, en voyage ou à la maison, (tiens, rien que ces expressions : "à la maison", ou "en voyage"... ou encore "en famille", aïe aïe aïe ! quelle merde !) je m'emmerde.

Au ciné, je ne m'emmerde plus car j'y vais plus. Trop cher, trop loin. Les films et les séries de merde à la télé de merde me suffisent. Et je vais pisser quand j'en ai envie. Sans emmerder personne. Et pas un emmerdeur pour gêner ma vision.

Et parlons pas des magasins de merde et ces chariots plein de merdes qu'on achète parce qu'on s'emmerde !

L'emmerdement créatif est-il un moindre mal ? : écrire, peindre, lire, chanter, danser, jouer, s'incarner dans une peau de merde en faisant semblant d'être une merde plus intéressante que la merde ordinaire...ou bien voir des acteurs de merde éructer, suer, postillonner, se masturber devant un public (ça s'est vu!) qui s'emmerdent ou font semblant de pas, ça a quelque chose de surréaliste qui me ferait presque apprécier l'odeur de cet emmerdement...

Peut-être que la merde artistique est parfumée ? La seule humable parce qu'elle se revendique comme telle : une bien belle merde ? Ou est-ce la pire ? La merde parfumée, ça vous fait pas gerber ?

La boîte à merde aussi parfois me piège dans son merdier. Connexion au monde parfait de la merde planétaire qui distrait - pus ou prout - de la merde individuelle, sans aucun effort s'il vous plaît: la merde prête à porter!... chacun y trouve la merde sans goût et presque sans coût.

Des fois, il y a de très jolis films qui parlent de gens dans la merde qui arrivent à aimer quand même cette vie de merde et ce monde de merde! Il en faut pour tous les goûts. Moi, ça me fout le cafard.

Mais qu'on ne vienne pas me faire la morale de merde.

Les méchants qui déglissent tout ce monde de merde moi je dis : c'est les vrais sauveurs. Mais ceux qui font un sale boulot de merde ne sont jamais reconnus pour leurs mérites. Il en faudrait plus pourtant. Mais chacun a la carrière qu'il peut ! Qui a le choix ?

Et les donneurs de leçons de merde sont les pires parce qu'à cause d'eux ce monde de merde peut continuer !

**LES ANIMAUX APPELLENT A L'AIDE !
L'HUMANITE LES AURA BIEN TÔT TOUS DEVORES !**

Quand je pense qu'il existe encore des chasseurs...
et des cages à oiseaux...
et des pièges...
Quand je pense qu'il existe encore des pêcheurs...
et des hameçons...
des poissons dans des bocaux...
Quand je pense aux collections et aux trophées
papillons épinglés...
têtes de cerfs sur cheminées...
peaux d'ours et de tigres piétinées...
peaux de bêtes sur coquettes sans tête...
mains-de-gorilles-cendriers...
cavaliers et fous en ivoire scié
Quand je pense qu'il existe encore des baleiniers...
des gigantesques thoniers
et des dauphins assassinés...
Quand je pense qu'il existe encore des abattoirs
et des arènes...
des élevages en batterie...
et des zoos...
Quand je pense qu'il y a encore des boucheries chevalines
Quand je pense qu'il y a encore des publicités pour des autos
Quand je pense aux milliardaires sans pantalons
qui jouent à la baballe ou au ballon
pour amuser des milliards de cons...
Quand je pense à l'eau potable souillée par nos étrons
Quand je pense qu'il existe encore des travaux forcés
et des horaires pointés pour des salariés imposés
Quand je pense qu'il existe des hommes qui vendent des femmes sur les marchés
et des enfants esclaves
prostitués...
Quand je pense qu'il existe encore des rois et des papes
Quand je pense qu'il existe encore des princes et des évêques...
et tant d'hommes exploités
en enfer
dans les mines aurifères, diamantaires...
entre un *benedicite* et un discours de *progrès*
et des belles sans cervelle parées et fières
Quand je pense qu'il existe encore des religions
et des femmes sans regard sans parole
des petites filles excisées, infibulées, mariées de force, lapidées, ébouillantées, vitriolées...

et des hommes sans honte
qui vont prier...
Quand je pense qu'il existe des gens
qui à tout cela disent OUI!...

Je veux aller au Paradis avec Bukowski

Parfois je sens tout près de moi à le toucher un monde de gens qui me ressemblent, que je pourrais écouter, auxquels je pourrais parler, un monde où je pourrais me fondre, m'oublier, ou ressusciter...

Puis le dégoût revient...

Mais si comme je le crois l'enfer c'est ici, les voyous, les bandits, les pourris, ont droit aussi au paradis ! Et c'est bien fait pour les "gentils"!

On joue tous les rôles qui nous sont attribués à l'entrée, pas le choix n'est-ce pas ?

Alors quand le rideau tombe sur la dernière réplique, s'il s'est bien donné à fond, s'il n'a pas rechigné à bien jouer son personnage aussi odieux, déplaisant, terrifiant soit-il, pourquoi punir l'acteur talentueux, génial même ?

Il faut le remercier, l'applaudir, le congratuler car, quoi qu'il ait joué, il l'a bien mérité!
ça en fera gueuler plus d'un mais c'est comme ça !

Passes donc ta vie de merde à t'emmerder à jouer un rôle qui ne te plaît qu'à moitié...

Pas de souci ! Tu finiras au paradis avec Bukowski !

Allez, je m'arrête là, on finirait par s'emmerder...

A BOIRE ! crie Bukowski au milieu du monde sec sec sec...

Y-a-t-il une raison pour accepter les tortures inventées par nous-mêmes ?

Après la guerre, le soldat doit boire le sang des animaux car il n'est plus incarné et les humains ont le regard hagard de désespoir : QUEL DESTIN !!!

chairs torturées, écorchées, découpées, ébouillantées, grillées...

Le même que celui des poulets, poules, coqs, canards, lapins, lapereaux, canetons, dindons, dindes, faisans, pigeons, pigeonneaux, palombes, grives, porcs, porcelets, sangliers, veaux, vaches, chevaux, moutons, agneaux, biches, chevreuils, cerfs, huîtres, moules, calamars, poulpes, thons, saumons, sardines, crabes, crevettes, langoustes, homards, tortues, dauphins, baleines, kangourous, grenouilles, escargots...

continuez la liste des victimes jusqu'à vomissement...
car elle est infinie...

l'homme est un poulet pour l'homme !

Extraits de *"ce matin, je ne sens plus rien..."*

RIEN n'est sacré !
Ni l'homme ni la pomme
Ni la femme ni le serpent
Ni l'arbre ni le vent ni la graine ni le flanc
Ni l'enfant
Ni la moisson
Ni le feu
Ni le pain ni l'eau
Ni le sel
Ni le vin
Ni le sens ni la mémoire
Ni l'espoir
Ni le père ni le fils et ni l'esprit
Ni Pierre ni Paul ni Frusquin
Ni Mohamed et ni Bouddha
Ni la barbe ni la tonsure
Ni la vertu et ni le souffle
Ni Les Ecritures ni la coutume et ni la tradition
Ni la musique ni la poésie
Ni la statue ni l'image ni la parole
Ni le silence
Ni l'agneau ni le bœuf ni l'éléphant et
Ni la vache et
Ni l'aigle et ni le ver
Ni l'arme
Ni les larmes
Ni l'instrument et
Ni la peine
Ni le sang ni la merde
Ni la bouche et ni l'anus
Ni la marche ni le chemin et
Ni le lieu
Ni le but
Ni le respect
Ni le saint
Ni l'autorité
Ni le graal
Ni la guerre et
Ni le foot
Ni l'art ni le sexe et
Ni la foule et ni la solitude
Ni l'espèce
Ni l'espace
Ni l'infini

TOUT EXISTE
SUBSITE
RESISTE et
TOUT
MEURT
(Hommage à Allen Ginsberg)

Je suis une chienne

qui aime dorer son ventre au soleil grattant ses puces
tranquillement
« Ôte-toi de mon soleil » homme d'ombre et de sang
Ta vérité n'est que trous noirs et mensonges
Le monde que tu désires est fait pour des esclaves et
des martyrs
Je suis une chienne
La nature est mon seul maître mon seul dieu
Je n'ai que faire de ton collier de tes chaînes de
tes croûtes de pain rassis
Je suis une chienne
pleine de bonté
libre et pacifique
le monde que tu as créé n'est pas sacré
tu y as inventé les lois le jugement la critique la punition l'expulsion la cruauté l'hypocrisie et la honte
Je suis une chienne
sans respect sans religion sans autorité
Une chienne universellement émancipée
Je te plains homme de rien capable de tout...
ce qui peut nuire aux autres pour ton profit
je suis chienne enragée
Hé ! Toi ! l'homme...celui que se dit « maître » !
gare à tes mollets !
Tu peux m'abattre d'un coup de bâton
Moi, je sais que la vie ne fait que passer
Mais toi, tu ne le sais pas te croyant éternellement
Important...
Tu es le déni de l'humain
Tu ne vaux pas un chien !
Tu ne vaux pas un os de chien !
(hommage à Diogène le cynique)

Extraits de « *Turbulente Anima* »

Vivre est indigne car...
vieillir est indigne car..
mourir est indigne car...
vouloir naître donner la vie est indigne car...
vivre pour manger et boire est indigne et...
parler est indigne et...
se taire est indigne...
accepter est indigne car...
creuser son trou est indigne et...
chercher ses racines est indigne et...
s'habituer est indigne car...
être reconnu du boucher est indigne et...
signer chez le notaire faire partie d'un jury est indigne
...
prendre son baluchon et s'enfuir est digne
insulter les croyants hystériques
les militaires les flics les inspecteurs les percepteurs
les directeurs les régleurs les règle-menteurs...est digne
vociférer hurler gueuler chialer...
est digne...
car...
La société est un sale type et l'humanité un utérus béant...
chiant des moutards ratés - tous sans exception

le "quotidien" est un placard moisi
sa "poésie" est un leurre parfumé au chloroforme
un bout de fromage rance dans le piège à souris
Poésie du quotidien?
revendiquer son baignoire quotidienne?! le laisser exister?!
alors que
s'en échapper est vital
le détruire impératif..
ou nous ne serons que des casseroles des louches des fouets
des cuillers
pendus dans nos têtes en bouquets d'ustensiles...
ou des chaises de bureau des stylos...
des contrats des pendules...
ou des prisonniers s'agitant sur des écrans...

"Ne vous écartez pas des chemins fréquentés, les puissances du mal sont exaltés "

...menacent les "bergers" s'adressant au troupeau...
mon conseil : fuyez les chemins fréquentés pratiqués par
des robots
de cuisine... guidés par des bergers...
bouchers !

...
l'horreur et la terreur
existent de tous temps
éternelles...
qu'on les voie ou ne les voie pas
qu'on y croie ou qu'on y croie pas
et l'éternité rétrécit à chaque seconde...

Je vois le monde comme
un cabot hargneux
aux dents jaunes, luisantes de salive comme
une sirène muette qui fait hurler tous les chiens
du monde
je vois ce monde comme
une tasse en porcelaine
dans une réserve d'éléphants
comme
une boule de colère dans une gorge étranglée
Comme
une échelle aux barreaux sciés comme
une ficelle sans bout aux bouts
une issue introuvable dans une cage scellée
(*concom Kafka!*)
un calendrier sans jours sans mois sans année
et parfois il arrive que je voie le monde
comme
une ombrelle retournée
aux cils courbés
aux joues colorées et douces
un caillou rempli de lumière dense
un têtard vivace sans une once de Pensée
comme
un fromage comme
un gâteau
Comme un tonneau de vin
une coupe de bulles joyeuses
Comme une orange juteuse
une poignée de myrtilles...

mais plus souvent je vois le
monde comme...
un vieillard infantile et méchant
ou une jeunesse cacochyme et
indifférente
ou comme
une fleur bien sûr
qui sent déjà la
pourriture...

Il faut être ivre pour vivre et non pas vivre pour être ivre
il faut créer pour vivre et vivre pour créer
ne pas procréer pour vivre ni vivre pour procréer
s'il faut naître pour vivre je ne vis pas pour renaître
il faut penser pour être et être pour penser
faut-il comprendre pour vivre ou vivre pour comprendre?
aimer pour vivre ou vivre pour aimer?
est-ce que j'écris pour vivre ou est-ce que je vis pour écrire?

Je ne sais pas pourquoi je vis
mais si je vis c'est pour mourir
et si je meurs c'est que je ne veux pas vivre
et si je vis c'est que je veux mourir

Monierza Mone – Interview à l'occasion de la sortie de son premier roman : *Les Singes Enchanteurs*

Même si j'ai eu l'occasion de rencontrer cette romancière atypique, j'ai usé du t'chat pour réaliser une interview en direct, écrite, sans voix.

Les Singes Enchanteurs est un roman oscillant entre la fiction pure et l'autobiographie détournée. Le style est simple, et pourtant, dès les premières pages, on ne peut qu'être aimanté. Ça commence dans la jungle. Une jeune femme expérimente la forêt guyanaise avec son compagnon, un mec pas comme les autres que les érudits de l'underground français reconnaîtront. L'intimité d'un énergumène plutôt détesté qu'il est toujours bon, pour quelques étudiants qui puent de l'avenir, de connaître... Et pourtant. Cette sorte d'autofiction harassante dévoile un aspect qui n'intéresse généralement pas les fanas de scènes étranges. L'envers du décor, l'intérieur. La propreté d'une existence qui se veut sale... Un moment de lecture hors du commun.

Interview :

Interview faite dans les conditions du direct hum? Hum?! Tu es d'accord?!

9:24pm [Monierza](#)

Oui, j'ai un peu le trac.

9:24pm [Andy](#)

Andy

N'importe quoi

9:24pm [Monierza](#)

Ah ah !

9:24pm [Andy](#)

on n'est pas chez Obama ici

9:25pm [Monierza](#)

Pourquoi ? Obama il a le trac ?

9:25pm [Andy](#)

y m'fout le trac avec son plan ultralibéral accepté parce qu'il est noir

9:26pm [Monierza](#)

Moi je m'y intéresse même plus.

Andy

tu devrais.

Bref

9:27pm [Monierza](#)

Ah bon ? Qu'est-ce que je loupe ?

9:27pm [Andy](#)

On est là pour parler de ton roman, "Les Singes enchanteurs"

9:27pm [Monierza](#)

Ah ah, recentrons la conversation

Andy

C'est moi qui fait l'interview alors v'là!
j'arrête de plaisanter

9:28pm[Monierza](#)

D'accord. A tes ordres.

9:28pmAndy

justement, à propos d'ordres, qui t'as demandé d'écrire ce roman?

C'est bien un roman?

ou une autobio?

9:29pm[Monierza](#)

[Monierza](#)

C'est un roman d'inspiration autobiographique écrit de mon propre chef.

9:29pmAndy

très bien.

Je vais commencer par te donner mon impression

à la lecture des premières pages

Il est évident, et il est impossible de débattre là-dessus

Tu as une écriture fluide, je dirais

parfaite, dans le sens où elle est particulière, elle est à toi...

9:32pm[Monierza](#)

Tant mieux.

9:32pmAndy

D'emblée, tu jettes le lecteur dans un trou: la Guyane, et comme ce film avec Kinski Klaus, on entre dans la moiteur lourde d'un couple croupissant sous les moustiques et la sueur

c'est saisissant

totallement sensitif, sensuel, oppressant

9:34pm[Monierza](#)

J'adore ce film de Herzog. Lui aussi adore la forêt je crois.

9:34pmAndy

La forêt et les obsessions non?

9:35pm[Monierza](#)

Ah oui, les obsessions. C'est très juste. D'ailleurs au niveau de l'esprit et des sons, par exemple, on tourne en boucle dans une forêt de ce type.

Il est très facile de péter les plombs dans un tel milieu.

9:37pm[Monierza](#)

Pas d'horizon. La moiteur. Parfois la fièvre. Le stress de certaines bêtes qu'il faut éviter ou qui viennent te faire chier.

Pour raconter brièvement le déroulement de ce roman hors norme

9:43pmAndy

une jeune femme, qui déserte son jeune mec en Guyane, rentre à PARIS et rencontre Pierre, un artiste controversé, hardcore, parfaitement dedans l'underground

Leur rencontre sur Internet

débouche sur une relation amoureuse

9:46pm[Monierza](#)

En fait, le mec de la Guyane c'est Pierre. Mais la rencontre est racontée a posteriori.

9:46pmAndy

Merde

9:46pm[Monierza](#)

Ah ah ah.

9:46pmAndy

Je garde
ça donne du piment à l'interview

9:46pm[Monierza](#)

Tout à fait.

9:47pmAndy

Donc tout commence avec cet artiste
cette relation
tout à fait simple
plus
limpide

Pierre est une sorte de mythe pour tous les glauques écorchés des nuits souterraines
Cette fille est fascinée par ce type

9:49pm[Monierza](#)

Oui. C'est très juste. Mais, elle, elle débarque un peu là dedans sans vraiment connaître.

9:49pmAndy

Exact
Cette fille est plutôt "standard"
Cursus classique
pas défavorisée
Assez classique

9:50pm[Monierza](#)

Voilà, c'est une fille plutôt sage.

9:51pmAndy

Elle se met en relation avec un type, qui provoque en elle des sortes de pulsions

9:52pm[Monierza](#)

Oui, son art, parce qu'il est sincère et brutal, la touche très profondément.

9:52pmAndy

S'ensuit rapidement une relation compliquée par les emmerdes que cet artiste doit gérer
C'est sans doute là que j'ai été subjugué

9:53pm[Monierza](#)

Le procès ?

9:53pmAndy

Le procès certes
mais surtout par la sensibilité de l'artiste
totalement à l'envers de sa réputation publique
La jeune femme est véritablement sa tutrice
Ce "king" de l'underground en France est littéralement fébrile, presque un personnage en difficulté sociale majeure

Andy

?

9:58pm[Monierza](#)

Ah, voilà, c'est ça qui est intéressant de montrer. C'est un personnage qui est comme un enfant. Il joue, se salie et se permet tout sur scène d'une façon aussi extrême qu'un enfant qu'on aurait torturé. Il est une sorte de roi hyper virile qui n'a aucune limite.

Andy

Voilà oui

9:58pm[Monierza](#)

Mais dès qu'il sort de son rôle de méchant garçon. Il est déconnecté totalement de la réalité.

Absolument en marge

9:59pm**Andy**

En marge avec des parents qui remplissent les caisses quand elles sont vides...

10:00pm[Monierza](#)

Non, avec des parents qui paient uniquement les frais d'avocat. Et qui l'on fait hériter d'un appart, ce qui l'empêche d'être à la rue.

Sinon, ils ne l'aident absolument pas. Ils sauvent juste les apparences.

10:00pm**Andy**

Ce qui change littéralement l'image d'un artiste publiquement jusqu'au-boutiste

Voilà un roman pseudo-biographique absolument à part

une écriture très rythmée

une véritable histoire d'amour

dans le sens intense

une histoire intégrale entre deux êtres passionnées

courageux

Mais très honnêtement, l'héroïne a un

tantôt maternelle

tantôt sexuelle

et amoureuse

mais aussi amoureuse

C'est d'une incroyable proximité amoureuse ce livre!

10:05pm[Monierza](#)

"proximité amoureuse" je ne comprends pas tellement.

Andy

pour le lecteur

ou la lectrice

c'est au-delà des mièvreries servies sur le thème

10:06pm[Monierza](#)

Ah... Oui, le lecteur comprend vraiment sans plus dans les actes que dans les mots, l'engagement de l'héroïne auprès de son amant.

10:07pm[Monierza](#)

C'est surtout par ce qu'elle fait que parce qu'elle dit qu'elle montre qu'elle l'aime.

10:08pm**Andy**

C'est amusant que tu utilises un terme comme "amant" à propos du vécu de cette fille... Il n'est pourtant lié à personne

10:10pm[Monierza](#)

C'est vrai. Mais il compte sur elle en particulier. Il part avec elle en Guyane. Elle est un peu sa favorite, tout au moins dans les trois quarts du livre.

Andy

je peux être sincère avec toi?

10:11pm[Monierza](#)

Oui

10:12pm[Andy](#)

Tu as fait, avec ce roman, d'un mythe un miteux

10:12pm[Monierza](#)

Oh non !

J'ai pas du tout voulu faire ça.

10:12pm[Andy](#)

oh si

10:13pm[Monierza](#)

Oh merde.

10:13pm[Andy](#)

Je sais que ce n'était pas ton intention

et je vais te dire une chose

tu l'as magnifiquement fait

et tu as fait de cet artiste un sur-mythe en fait

Tu l'as humanisé

10:14pm[Monierza](#)

Ah, ouf !

ça ça me plaît plus.

10:14pm[Andy](#)

je t'explique

ce personnage

vit un procès infect

ses férus

ses auditeurs

ses spectateurs

(j'évite soigneusement le mot "fans")

connaissent son art

et tout au long du roman

cette jeune femme explique tout

de A à Z

Sans aucune restriction

10:16pm[Monierza](#)

Ah oui, ça, ça m'intéressait énormément de détailler ce qui peut se passer derrière ce genre d'accusation.

10:16pm[Andy](#)

Justement

oui

dis en plus

beaucoup plus

c'est vital, je crois

pour toute espèce consciente par ici

10:20pm[Monierza](#)

Oui c'est important d'avoir connaissance des conséquences sur la vie de quelqu'un quand on lui colle un procès. C'est vraiment une sacrée vérole quand on tombe là dedans.

Andy :

Ton roman parle d'une véritable affaire
que je ne détaillerai pas
d'un véritable artiste

10:27pm[Monierza](#)

Il s'agit d'une accusation de propos racistes et d'appel au meurtre contre les textes d'une chanson parodique publiée sur Internet.

10:29pm[Monierza](#)

Le mec a son site où il publie ses textes bien extrême. Et un jour des associations antiracistes tombent dessus et se disent "quelle aubaine, on va pouvoir montrer que le web est dangereux et qu'il est truffé de néo-nazis.

10:30pm**Andy**

Sauf que l'artiste est aux antipodes du néonazisme

10:30pm[Monierza](#)

Oui, mais il est obscène et faible. C'est un bon bouc-émissaire.

10:30pm**Andy**

mais joue du discours direct qui ne s'encombre pas de la salive gluante des politesses

10:32pm**Andy**

C'est un roman qui pose les limites de la liberté dans un pays, comme la France, qui prétend les défendre... Un pays qui engonce à jamais, au fur et à mesure des ans passant, une population dans la "Liberté Correcte et Acceptable"...

10:33pm[Monierza](#)

D'accord. Des enclûs s'acharnent sur lui. Baratinent les juges. Inventent des faux arguments.

10:34pm**Andy**

je ne veux pas aller trop loin pour ne pas enlever le goût de te lire vraiment
alors je vais te poser une dernière question

10:35pm**Andy**

Eretic, ton éditeur, est à l'initiative de Costes. Celui-ci a plié quelques écrits splendides, et semble vouloir promouvoir une écriture transperçante
comment t'es-tu mis en contact

10:36pm[Monierza](#)

Je connais Costes depuis des années.

Fin de l'interview.

Vous pouvez, immédiatement, vous procurer ce livre exceptionnel (En ce sens qu'il sort totalement des clous) :

<http://eretic-art.com/>

Taxrefund - Douane(s)

Et ils sont tous là, avec leur petits égos, sûrs de leur bon droit... Le droit d'avoir payé un billet low-cost pour exister... Avec l'intime planqué au fond du linge sale...

Sauf que le droit ici c'est moi...et pas toi..

J'ai même prêté serment, un jour, la trouille au ventre devant un gars en robe noire, la main levée.

Une cérémonie républicaine qui s'ignorait fasciste.

J'essaye d'être le mec qui croit encore aux règles.. Un vrai comédien sur la scène du quotidien..

Non il n'y a plus de chariots pour que vous amassiez vos bagages...les employés sous-traités te sous-traitent à ton tour sans que tu t'en aperçoives.

Non, pas de toilettes ici, tu pisses dans ton froc parce que tu n'as pas eu l'audace de déranger l'hôtesse pendant le vol...

Ici c'est un terminal Charter pour pauvres qui crament du kérosène, et franchement, je me fous complètement que tu ai claqué des tunes pour voyager et prendre l'avion, je me fous complètement que tu reviennes d'ailleurs et que tes vacances se soient bien passées, je me fous que tu vives un petit moment extraordinaire et que tu ne comprennes pas ce qui t'arrive...

Je suis légitime, et pas toi, ne t'en déplaie, ton fric t'as fait oublié les frontières, ton cerveau ramolli par la mondialisation t'a fait oublié tes devoirs de citoyen modèle..

T'aura beau clamer ton innocence, ton ignorance je m'en fous...t'avais qu'a rester chez toi...

T'as les tunes pour voyager, t'as les tunes pour payer les taxes sur les cinq cartouches de Marlboro que tu traînes fièrement comme un trophée avec un gros DUTY FREE imprimé dessus...mais quel con...mon dieu mais QUEL CON !

Moi aussi, je suis un con, mais un con en uniforme, soudainement habité par l'honneur et l'habitude... Schizophrénie totale, satisfaite par la jouissance de faire chier les plus cons que moi..

Avant de revêtir cet uniforme, mon ego était presque vierge de tout désir de puissance... Mais qu'est ce qui m'arrive ? et d'où vient cette impression de maîtriser les règles ? L'article 60 du code des douanes ?? je suis légitime et pas toi bordel, j'ai une carte bleu-blanc-rouge dans la poche et j'ai envie de crier ta gueule...j'ai un flingue au coté et oui j'avoue il me démange...

Et si je te mate, connasse, c'est pas parce que tu es belle c'est parce que c'est mon job et que t'es une victime potentielle, le bide rempli de coke..

Alors arrête de faire ta princesse, ouvre ta valise, ouvre ton cœur, montre moi tes sous- vêtements et tes sex-toys. Oui je te gâche la fin de voyage, mais peut être que cela m'évitera de mettre les mains dans ta merde pour récupérer 200 g de mauvaise poudre...

Comme un con, mais un con légitime, de la PAF au taxi clandestin, la dernière frontière, ici c'est la douane(s)...

Conclusion d'Andy Vérol :

Ce numéro est une version brute. J'ai souhaité laisser les textes tels que les auteurs me les ont envoyés.

Je sais que pour beaucoup, le fait qu'*Interlope* s'arrête avec ce numéro est plutôt une mauvaise nouvelle. Mais j'ai eu à gérer ce machin pendant des mois, seul, avec aucune autre forme d'aide extérieure. Mon « actualité » s'étant encore étoffée, je ne pourrai poursuivre cette activité. Je pourrais tout au plus y participer... Encore faudrait-il qu'il ait des « repreneurs ». C'est du temps, et passer la main me paraît bien. Je n'ai plus vraiment l'énergie pour tenir tous les projets de front. Egalement, je crois ne pas avoir le talent et la capacité de débusquer des auteurs, les soutenir vraiment...

Enfin, je suis trop fauché pour en faire une version papier. Sans doute un « successeur » sera à même de s'approprier *Interlope* et en proposer une version future digne de ce nom...

Alors voilà, ce machin, je le quitte, et si tu veux le reprendre, et en faire tout ce que tu voudras (pourvu que ce soit suffisamment audacieux et limite, please hue hue hue !)

A la prochaine, dans d'autres décharges...